



3

VIE
DU
DANTE,
AVEC UNE NOTICE DÉTAILLÉE DE SES OUVRAGES.

Par M. DE CHABANON, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & de celle de Lyon.



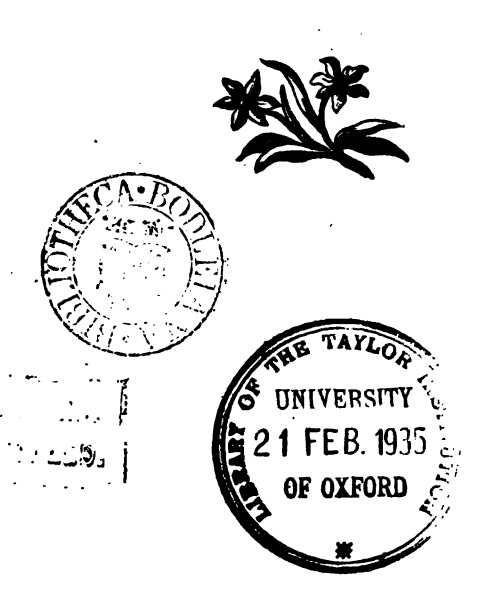
A AMSTERDAM;
Et ſe trouve A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Chriſtine, près la rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

26

AVERTISSEMENT.

CE qui compose cette Brochure devoit faire partie d'un Ouvrage plus étendu, consistant en des recherches sur l'état des Lettres en Italie, dans le treizième, & dans le quatorzième siècle. Ces recherches devoient être accompagnées de la vie des principaux Ecrivains de ce tems-là. Des considérations particulières nous ont forcés d'abréger ce travail, & de publier cet essai.





VIE
DU
DANTE.

LE DANTE naquit à Florence l'an 1265, d'une Famille noble & distinguée. Cacciaguida, son trisaïeul, épousa une Aldighieri de la Ville de Ferrare ; le nom d'Alighieri (1) fut donné aux enfans & aux petits-enfans. Le Dante le reçut en naissant, & ce ne fut que long-tems après qu'on l'appela Dante, en recon-

(1) On avoit retranché le *d*.

noissance, dit-on, des avantages que son génie avoit procurés à son pays (1). Cette étymologie nous semble un peu suspecte, & Bayle en indique une plus naturelle. Le jeune Alighieri, dans son enfance, avoit été surnommé *Durante;* par abréviation l'on prononça *Dante;* c'est ce nom que notre Poëte a conservé, que ses Ouvrages ont illustré, & qui s'est maintenu dans sa postérité comme un titre de gloire.

L'Italie, au treizième siècle, étoit livrée à un esprit de faction qui produisoit, non-seulement des guerres entre les États voisins, mais des inimitiés irréconciliables entre les Citoyens des mêmes États. Chaque Ville, partagée en Guelfes & en Gibelins, formoit deux Villes ennemies l'une de l'autre. Chaque faction se subdivisoit encore pour des intérêts particuliers. L'effet le plus affreux

(1) Dante, qui donne.

de ces divisions fut l'inimitié perpétuée dans les mêmes familles, la haine transmise de père en fils comme un héritage, & devenue la première leçon des enfans, dès qu'ils pouvoient se connoître.

Voilà dans quel tems naquit le Dante, restaurateur des Lettres, & créateur de la Poësie Italienne.

Par quel sort étrange le règne des Muses, amies de la paix, se trouve-t-il toujours lié à des tems de discorde & d'horreurs? Le siècle de Périclès fut celui de la guerre du Péloponnèse; les Lettres s'accrûrent à Rome parmi les guerres civiles, au milieu des proscriptions d'Auguste; & du sein des troubles de la fronde, nous avons vu éclore le règne des beaux Arts.

Le Dante, témoin des malheurs de sa patrie, put dire comme Énée: *quorum pars magna fui*. Il joua un grand rôle dans l'État, & sentit tout le poids des calamités publiques.

Il avoit perdu ſon père de bonne heure ; mais ſon éducation avoit été confiée aux ſoins d'un homme aſſez habile pour développer ſes talens. Cet homme s'appeloit Brunetto Latini. Le nom de l'Élève ſuffiroit pour illuſtrer celui du Maître : mais Brunetto, par lui-même, eut quelque part à la renaiſſance des Lettres, comme nous le ferons voir ailleurs.

Un des Écrivains de la vie du Dante a retranché de ſon récit toute la jeuneſſe de notre Poëte, ſous prétexte que l'amour en fut la principale occupation. Nous n'imiterons point cette réticence trop ſévère : eh! pourquoi dédaigner les premiers mouvemens d'une âme doucement attirée vers l'objet qui lui plaît? Les paſſions de l'homme mûr le concentrent tout entier en lui ; l'amour le fait vivre dans un autre : n'aurions-nous le droit d'intéreſſer qu'en apprenant à ne plus aimer que nous-mêmes?

Le Dante a mieux jugé de ses amours & de sa jeunesse. C'est le seul tems de sa vie dont il ait voulu transmettre le souvenir. Nous avons de lui le récit complet de la passion qui occupa ses premières années; & ce récit, il l'a nommé *sa Vie nouvelle, Vita nuova*, comme si la naissance de son amour eût été pour lui le commencement d'une nouvelle existence. Le petit Ouvrage que nous citons est écrit d'un style naïf & mélancolique. On y reconnoît une âme profondément sensible, une imagination forte & susceptible des impressions les plus vives. Nous citerons cet Ouvrage le plus que nous pourrons, & dans toute la fidélité du texte: ainsi, rapportant du Dante ses sentimens, ses actions & ses paroles, nous n'aurons rien omis de ce qui peut le faire connoître.

Le Dante fut de moyenne stature: son visage étoit long, son nez aquilin, ses yeux sortans, ses lèvres épaisses, & celle d'en

haut plus avancée. Il avoit le teint rembruni, la barbe & les cheveux, noirs, épais & crépus. Bocace rapporte à ce sujet une anecdote assez plaisante.

Vit. di Dant.

Des femmes voyoient un jour le Dante passer dans les rues de Vérone. Son Poëme de l'Enfer avoit déjà fait du bruit. L'une de ces femmes dit à l'autre : « Tenez, voilà cet homme qui est revenu » de l'Enfer pour nous en donner des » nouvelles. — Son teint & sa barbe, » reprit l'autre, sont encore noirs de la » fumée de ce lieu ». Le Dante entendit ce propos; il regarda ces femmes, &, s'appercevant qu'elles parloient de bonne foi, *dà pura credenza*, il sourit & les salüa.

La physionomie de notre Poëte avoit, comme ses Ouvrages, je ne sais quoi de doux & de mélançolique qui intéressoit. Avec cet avantage, avec ceux du génie, & plus encore avec la passion qui l'animoit, le Dante avoit droit de prétendre

au ſort des Amans heureux. Il fut loin de l'obtenir. Il ne connut guères que cette félicité paſſagère & d'illuſion, que les grandes paſſions ſe procurent elles-mêmes : car, en amour, le plus facile à contenter eſt celui qui aime le plus ; il eſt trop enivré de ce qu'il ſent pour diſputer ſur le retour dont on le paye. Les Amans paſſionnés reſſemblent aux grands parleurs ; pleins de ce qu'ils ont à dire, il ſuffit qu'on ait l'air de les écouter avec intérêt, & ſans les diſtraire.

Dante n'avoit que neuf ans lorſqu'il vit la fille de Folco Portinari, Citoyen de Florence ; il la vit, & ne l'oublia plus.

Neuf ans ſemblent un âge prématuré pour l'amour ; mais l'ardeur du climat accélère le développement des paſſions. D'ailleurs, les beſoins d'une âme tendre s'annonçent de ſi bonne heure ! & la ſimplicité du premier âge y mêle une

teinte de candeur & d'innocence, qui ajoûte encore à l'intérêt qu'ils inspirent.

Écoutons un moment le Dante parler de sa passion. La première fois qu'il rencontra Béatrix, sa maîtresse, peu de tems après leur première entrevue, elle jeta sur lui les yeux. « Ce regard, dit-il, » me parut le dernier terme de la félicité. J'étois tellement pénétré de sentimens doux, que mon plus cruel » ennemi, dans ce moment, n'auroit pu » me déplaire. Rien de pénible, rien de » douloureux ne pouvoit entrer dans mon » âme ». Ailleurs il dit que les regards de Béatrix répandent la douceur par-tout où il sent l'amertume.

Portan dolce ovunque io sento amaro.

S'il faut l'en croire, il négligeoit le soin de sa santé, il s'affoiblissoit, il dépérissoit; ses Amis, frappés de ce changement, lui en demandoient la cause;

l'Amour, répondoit-il : « Eh! comment » le dissimuler? Mon visage en portoit » tous les signes. Ils me questionnoient » sur le nom de celle qui m'étoit chère : » je les regardois, je soupirois, & ne ré- » pondois rien ». Il y a dans ce récit du Dante une simplicité qui invite à le croire.

Dante étoit jaloux du mystère que recherchent les grandes passions ; &, pour cacher la sienne, il entretint l'erreur d'une femme qui s'en croyoit l'objet. Voici le fait.

Un jour, à l'Eglise, il tenoit les yeux fixement attachés sur Béatrix ; une femme, assise auprès d'elle, s'attribua tout l'honneur de ces regards. L'éloignement & la vanité aidoient à la méprise. Le Dante s'en applaudit comme d'un moyen propre à favoriser le secret de son amour. Il poussa l'artifice, disons-le, la perfidie, jusqu'à faire des vers tendres pour celle qui s'applaudissoit gratuitement de sa

conquête...... Ce ſeroit ici le cas de convoquer une de ces Cours d'Amour qu'on tenoit dans les tems de la Chevalerie. La conduite du Dante, examinée à ce Tribunal, ſeroit jugée par les *Dames ;* le fait eſt de leur compétence. Il s'agit d'une femme trompée pour aſſurer le ſecret d'une autre. Il ſemble qu'en pareille circonſtance l'indulgence des Juges doit incliner vers le coupable ; ſa faute naît de ſa diſcrétion, & les femmes ont quelque intérêt à ne pas punir trop ſévèrement des fautes ſemblables.

En parlant de la paſſion du Dante, nous voudrions pouvoir en louer l'objet, & le rendre intéreſſant, du moins par ſa reconnoiſſance. Mais, Fontenelle l'a dit,

> C'eſt le ſort d'un amour extrême
> De faire toujours des ingrats.

Un jour, entre-autres, Béatrix s'apperçut du trouble où ſon Amant étoit devant elle. Elle le vit & s'en moqua.... Ces

mots coûtent à écrire. Il eſt triſte de voir uni à la jeuneſſe, aux grâces, à la beauté, un ſentiment de dureté qui en détruit l'impreſſion. Malheureuſement ces exemples ne ſont pas rares; les peines que les femmes plaignent le moins ſont celles que l'on ſouffre pour elles.

Dante, bleſſé des plaiſanteries de ſa Maîtreſſe, ſe retira chez lui pour ſe livrer à ſa douleur. *Là*, dit-il, *au bout de quelque tems je m'endormis ſur mes larmes, comme un enfant qu'on vient de châtier.*

Me pardonneroit-on ſi je racontois un ſonge du Dante? Une raiſon pourroit m'y autoriſer; c'eſt que ſon Poëme eſt plein de ſonges & de viſions. Rapporter celui-ci, c'eſt en quelque ſorte confronter le Dante avec ſon Ouvrage, & rapprocher l'homme du Poëte.

Il étoit tourmenté d'une maladie douloureuſe, & s'en occupoit moins que de Béatrix. *S'il falloit qu'elle ſouffrît ce que je ſouffre!..Si j'étois réduit à la perdre!..*

Il s'endormit au milieu de ces idées, & ses rêves furent tels que ceux d'un homme en phrénésie. « Je voyois, dit il, » des femmes échevelées marcher autour » de mon lit : l'une me disoit, *tu mourras;* l'autre, *tu es mort.* Au même » instant le soleil s'obscurcit, la terre » trembla; un Ami s'approcha de moi » & me dit : *Béatrix n'est plus.* A ces » mots je pleurai; mon malheur n'étoit » qu'un songe, mes larmes étoient » réelles. Je jetai un cri; on vint à moi, » je m'éveillai & racontai mon rêve, » mais je tus le nom de Béatrix ». En lisant ce récit du Dante on croit lire un morceau de son Poëme.

Si j'avois à comparer quelque Poëte à celui dont j'écris la vie, c'est *Young* que je choisirois pour ce parallèle, qui ne manqueroit pas de justesse. Il pourroit conduire à cette observation, que presque tous les mélancoliques sont tendres. La mélancolie semble résulter d'un grand

beſoin d'aimer qu'on ne peut ſatisfaire. C'eſt l'effet d'un ſentiment qui ſéjourne trop dans le cœur ; il y pèſe, il s'altère, il s'aigrit ; mais cette aigreur ne fait pas entièrement oublier ſa douceur primitive & naturelle.

Le Dante eut bientôt à pleurer celle qu'il aimoit : elle ne vécut que vingt-quatre ans. Le chagrin de la perdre le mit preſque au tombeau. Il négligeoit le ſoin de ſa perſonne ; & bientôt l'altération de ſes traits le rendit méconnoiſſable même pour ſes Amis. *Ses yeux*, dit-il, *ſembloient deux choſes faites pour pleurer. Miei occhi pareano due coſe che deſideraſſino pur di piangere.* C'eſt avec la même ſimplicité encore qu'il ajoute : « Quand je penſe à la mort, il m'en » vient un deſir ſi doux, qu'il ſe peint » malgré moi ſur mon viſage ».

Pour conſoler le Dante de ſon affliction, on lui perſuada de ſe marier. Le remède fut pire que le mal. Il ne trouva

dans ce lien que des contrariétés qui le réduisirent enfin à se séparer de sa femme. Il eut en mariage le même sort que Socrate, & ne fut pas doué de la même patience. L'âme d'un Poëte est moins exercée à cette vertu que celle d'un Philosophe.

La femme du Dante s'appeloit Gemma; elle étoit de la Famille des Donati, depuis long-tems illustre à Florence.

Revenons sur nos pas, & considérons la vie du Dante sous un point de vue différent. En le suivant dans ses travaux, dans sa vie active & publique, nous parcourrons un nouvel ordre d'infortunes. L'homme, en changeant de passions, ne fait souvent que changer de malheurs. Ceux de l'amour, du moins, portent avec eux une consolation secrete, qui tient sans doute à la satisfaction que l'on a de se trouver sensible: mais, quand les plaies de l'ame viennent de l'ambition, quel appareil y mettre? L'orgueil mécontent

ne goûte pas même la douceur d'être plaint ; il hait le confident de ses peines, parce qu'il voit en lui le témoin de son humiliation.

Le Dante, dès ses premières études, embrassa tout à la fois, la Poësie, l'Histoire & la Théologie. Ce dernier genre de connoissances semble peu fait pour s'allier avec les talens du Poëte : mais la science des choses saintes étoit alors d'un usage général parmi les personnes un peu instruites. Les Ecclésiastiques s'y livroient par devoir, les autres, pour communiquer avec eux. Ainsi se forme, par les circonstances, l'esprit général d'un siècle. Le siècle du Dante se peint dans ses écrits; on y voit un mêlange absurde de vérités Théologiques, & de fables puisées dans la Mythologie ; mêlange qui insulte tout à la fois au goût, au bon sens & à la Religion. Au projet bizarre d'employer cent chants à décrire l'Enfer, le Purgatoire & le Paradis, on ne pouvoit peut-

être ajouter qu'une ſeule bizarrerie ; c'étoit d'appeler cet Ouvrage une Comédie, & c'eſt ce que le Dante a fait; toutes les idées alors étoient confondues.

S'agit-il de juſtifier le Dante ſur le choix de ſon ſujet? On en trouve les moyens dans l'Hiſtoire même de ſon ſiècle.

Murat. Anal. d'Ital.

L'an 1304 l'Evêque d'Oſtie fut envoyé par le Pape à Florence. On voulut faire honneur au Légat, & l'amuſer par une fête. On n'en imagina point de plus convenable, ni de plus intéreſſante, qu'une repréſentation de l'Enfer donnée ſolennellement ſur le fleuve de l'Arno. J'ignore ce que pouvoit être cette repréſentation; mais elle devint funeſte à un grand nombre de ſpectateurs. Le pont de l'Arno étoit ſi chargé qu'il s'écroula, & beaucoup de Citoyens périrent.

La naiſſance du Dante, ſon eſprit & ſes connoiſſances lui donnoient des droits

aux premières places de la République; il y parvint. En 1300 il fut nommé *Prieur*, c'est-à-dire un des premiers Magistrats de Florence. Cet honneur fut la source de ses disgrâces, comme il le dit lui-même dans une lettre que nous a conservée un des Historiens de sa vie. Leon. d'Arezzo.

« La place que j'avois briguée a causé » toutes mes infortunes : non que j'en » fusse indigne; mon zèle & mon âge » me permettoient d'y prétendre. Dix » ans s'étoient écoulés depuis la fameuse » bataille de Campaldino, où le parti » Gibelin fut presque entièrement dé» truit. J'étois déjà hors de l'enfance » lorsque j'y combattis. Les divers évé» nemens de cette bataille me remplirent de crainte, & son succès me rem» plit de la joie la plus vive ».

Cette lettre ne permet pas de douter que le Dante n'eût été d'abord du parti des Guelfes. Peut-être la conduite de Boniface VIII servit à l'en détacher, &

pour lors il ſe jeta dans celui des Gibelins. La neutralité eût été un parti trop ſage pour un Républicain & pour un Poëte. Une Loi de Solon interdiſoit aux Athéniens cette neutralité : cette Loi, ſans doute, étoit ſage en elle-même; car, dans un État bien policé, perſonne ne doit ſe montrer indifférent aux événemens publics : mais quand le fonds de la querelle des deux parts étoit abſurde & ridicule, le Citoyen n'avoit-il pas à gémir d'une Loi qui le forçoit de prendre parti pour l'un ou pour l'autre, c'eſt-à-dire, contre ſa raiſon ?

Le Dante ſervit la cauſe des Gibelins avec autant d'ardeur, qu'il en avoit mis ſans doute à les pourſuivre; car dans les diſſenſions civiles, le fonds de la cauſe n'eſt rien; on ſe bat pour ſe battre, à peu-près comme ces animaux qu'on lance dans une arène, & dont la fureur devient redoutable à ceux mêmes qui ſe ſont fait un jeu de l'animer.

Il paroît que vers l'an 1284 la Ville de Florence avoit suspendu ses troubles; le parti des Guelfes, tel qu'un Athlète victorieux, se reposoit un moment, & haletoit sur le corps de son rival à demi étouffé, mais respirant encore la vengeance. Ce calme de l'oppression ne dura pas long-tems. L'esprit de faction saisit de nouveaux prétextes pour éclater : il survint un nouveau différend appelé la querelle des Noirs & des Blancs. Éclaircissons-en l'origine.

Il y avoit dans Pistoïe une famille riche & considérable qu'on appeloit Cancellieri. Deux branches de cette famille avoient pour chefs Guillaume & Meüs. Ces deux branches étoient ennemies l'une de l'autre : on croyoit avoir observé qu'elles différoient de goûts & de caractères : le hasard mettoit entre-elles une différence encore plus sensible, celle de la couleur des cheveux ; & cet indice parut donné par la Nature pour

Hist. di Ferret. di Vicen. Rer. Ital. Scrip. Tom. IX. Scip. Amm. hist. di Fir. Tom. I.

désigner à la haine ses victimes (1).

On ne sauroit croire combien, dans les troubles civils, les plus légères circonstances fomentent l'inimitié. J'ai vu une Ville dont les Citoyens se faisoient la guerre : la Ville, bâtie en amphithéâtre, se divisoit en deux quartiers ennemis l'un de l'autre, & s'appeloit *Ville-haute* & *Ville-basse*. « Que » ne nous a-t'on bâtis de plain pied, » disoit un Politique de ce Pays! Il seroit » bien plus aisé de ramener la paix par» mi nous ».

Dorius, fils de Guillaume, jouoit un jour aux dez avec Vannis, fils de Meüs. Le premier, mécontent de la fortune, s'échappe en injures contre son Adversaire; les injures sont rendues : Dorius se jette sur son sabre, Vannis oppose la main au coup qui menace sa tête, &

(1) On les nommoit Cancellieri Bianchi & Neri

ce coup lui enlève quatre doigts. Dorius s'enfuit chez ſon père, Vannis bleſſé retourne chez le ſien.

Guillaume condamna la violence exercée par ſon fils ; &, après quelques lenteurs, ménagées pour laiſſer au reſſentiment le tems de ſe refroidir, il livra ſon fils à Meüs, remettant le coupable au pouvoir de l'offenſé.

Meüs abuſa de ce pouvoir : il conduiſit Dorius dans une étable ; &, lui paſſant le bras dans les barreaux du ratelier, il lui coupa le poing qu'il fit jeter dans le grand chemin. Dorius, en retournant chez lui, trouva la main qu'on venoit de lui couper ; il la ramaſſa & vint la jeter aux piés de ſon père, en prononçant ce ſeul mot, *vengeance*. Ce mot fut le ſignal de la guerre, l'injuſtice trouva des partiſans, & l'on ſe battit pour le crime d'un lâche.

Les Magiſtrats de Piſtoïe, pour remédier au déſordre, exilèrent les chefs des

deux factions. Florence ouvrit ses portes à quelques-uns de ces exilés; c'étoit admettre du poison dans un corps ravagé long-tems par la contagion, & qui n'avoit pas purgé tout son levain. On vit bientôt les effets d'une telle imprudence, & la Ville de Florence fut aussi acharnée pour la querelle des Noirs & des Blancs, que si cette querelle fût née dans son sein, & que ses Citoyens eussent eu à venger des amis, des frères ou des enfans.

Le Dante étoit en place lorsque les nouveaux troubles éclatèrent. Il y montra la sage modération d'un Magistrat, non l'emportement d'un séditieux; on soupçonna plus qu'on ne reconnut son secret attachement pour la faction des Blancs. C'étoit le parti coupable qu'il affectionnoit, car les Blancs originairement étoient pour Meüs: mais Boniface favorisoit les Noirs, & le Dante étoit Gibelin; son âme n'avoit pas le choix du parti le plus juste.

Les Noirs, aſſemblés dans l'Egliſe de la Trinité, arrêtèrent entre-eux de conjurer le ſouverain Pontife, qu'il voulût bien les mettre ſous la protection de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Les Blancs, alarmés de cette ligue, coururent chez les Magiſtrats en demander punition. On fit en cette occaſion à Florence ce qu'on avoit fait précédemment à Piſtoïe; on exila les chefs des deux partis, & le mal fut appaiſé, du moins pour quelque tems.

Cependant il fut queſtion de députer vers Boniface pour le détourner d'intéreſſer Charles de Valois à la querelle. On jeta les yeux ſur le Dante pour cette députation, & ce fut alors qu'il lui échappa un mot qui décèle une exceſſive préſomption. « Si je vais à Rome, dit-» il, qui me remplacera ici? Si je de-» meure, qui enverrez-vous à Rome? » Le Dante n'avoit pas beſoin de montrer tant d'orgueil pour s'attirer des ennemis;

la supériorité de ses talens suffisoit pour lui en faire.

Il partit pour Rome; mais vraisemblablement il étoit trop suspect au Pape pour influer beaucoup sur ses résolutions. D'ailleurs, l'injustice dont on usoit envers les Noirs, en laissant leurs chefs dans le bannissement, tandis que les Blancs étoient rappelés, invitoit les premiers à se fortifier d'un secours étranger. Il fut donc résolu que Charles de Valois seroit l'appui de leur cause, l'arbitre des différends qui partageoient Florence, & le pacificateur de l'État. Charles apporta la vengeance & non la paix. Les Noirs, forts de son secours, se permirent tout en retour des maux qu'ils avoient soufferts. Les Blancs essuyèrent à leur tour la persécution; ils furent chassés de la Ville, & leurs maisons furent livrées au pillage.

Le Dante fut un des plus maltraités: il perdit tout ce qu'il possédoit; & le

Podeſtat de Florence, uſant des droits de ſa place, le cita en jugement pour ſon adminiſtration paſſée. Le Dante abſent fut jugé par contumace & condamné. Il s'enfuit à Sienne, & paſſa enſuite dans Arezzo, où il attendit, avec les Compagnons de ſon infortune, le moment de s'élever contre la perſécution.

En 1304 ils firent une tentative inutile ſur une des portes de Florence : ils furent repouſſés, & Dante alors ſe retira dans Vérone, où l'amitié d'Albuin de Leſcale lui offrit un aſyle. Cette amitié ne dura pas : on ne ſait ſi ce fut la faute du protecteur ou celle du protégé ; quoi qu'il en ſoit, une réponſe hardie de celui-ci acheva de le perdre dans l'eſprit du Prince.

Albuin montroit au Dante une eſpèce de fou qu'il avoit à ſa Cour, perſonnage en qui de baſſes complaiſances & d'inſipides bouffoneries faiſoient ſupporter l'abſence de tout mérite. « Comment ſe

» fait-il, disoit Albuin, que cet homme se » fasse aimer ici plus que vous? — C'est, » répondit le Dante, qu'il y trouve plus » que moi des hommes qui lui ressem- » blent (1). »

Les Historiens ont loué notre Poëte de sa fermeté dans les disgrâces; il paroît avoir démenti cet éloge en écrivant, de son exil, aux Magistrats de Florence, des lettres pleines de repentir & de soumission; l'une de ces lettres commençoit par ces mots : *Popule meus, quid feci tibi?* Ce style convenoit mal à celui qui venoit d'employer la violence pour rentrer dans sa patrie; & qui, peu de tems après, reprit le ton de l'insulte & de la menace.

Dante, dans son exil, parcourut différentes Villes de l'Italie où il séjourna peu. C'est à Sienne que lui arriva un

(1) C'est le sens de sa réponse, si ce ne sont pas ses propres paroles.

événement qui fait connoître la profonde application dont son esprit étoit susceptible.

Il se trouvoit un jour dans la place publique, lorsqu'on lui remit un livre que depuis long-tems il avoit envie de connoître. Son impatience ne lui permet pas de retourner chez lui. Il s'appuye sur le devant d'une boutique, ouvre le livre & lit. Peu de tems après la place se remplit de monde ; on y célébroit ce jour-là une fête que Bocace appelle *Armeggiata*. Vit. di Dant. Grand bruit d'armes, d'instrumens, d'applaudissemens, & ensuite de danses & de jeux de toute espèce. Rien ne put distraire notre Poëte ; il continua sa lecture jusqu'au soir, & jusqu'à ce que le livre fût achevé. Ensuite, lorsqu'on lui parla de la fête, on s'apperçut qu'il n'en avoit seulement pas eu connoissance.

Après avoir erré dans l'Italie, il passa les Alpes & vint à Paris. Tous les Écrivains ne sont pas d'accord sur ce voyage,

mais Bocace l'atteste, & son autorité est d'un grand poids. Dante lui-même, au dixième chant de son Paradis, nous apprend qu'il suivoit les Écoles rue du Fouarre. Bocace dit qu'il argumentoit en Théologie, occupation convenable à celui qui, par choix, écrivoit de l'Enfer & du Purgatoire.

Tandis que le Dante étoit hors de l'Italie, il se faisoit dans l'état politique de l'Europe des changemens qui pouvoient intéresser sa patrie & lui-même. Clément V étoit monté au trône Pontifical, & sa brigue avoit fait nommer Empereur, Henri de Luxembourg. Le premier soin de Henri, après son élévation, fut de venir soumettre l'Italie, que les Empereurs regardoient toujours comme un patrimoine aliéné. Henri mit le siége devant Bresse. Au bruit de cet événement, le Dante sentit remuer dans son cœur l'espoir de la vengeance. Il repassa les Alpes & se rendit auprès de l'Empereur.

Les bannis de Florence venoient de toutes parts ſe ranger ſous les drapeaux de ce Prince ; ils lui perſuadèrent de lever le ſiége de Breſſe pour former celui de Florence, lui faiſant enviſager que la reddition de cette place entraîneroit celle de l'Italie entière. Henri ſe laiſſa prendre à l'illuſion de ces promeſſes, mais l'événement le détrompa ; il échoua devant Florence, & fut obligé de ſe retirer (1).

Le Dante ne prit point les armes contre ſa patrie, mais il pouſſa la main armée pour la punir.

La mort de l'Empereur ſuivit de près ſa retraite. Il mourut près de Sienne, à Buonconvento, l'an 1313. Ferret. & Vic. Hiſt.

Le Dante, par cette mort, perdoit ſa dernière eſpérance. Exilé, ſans biens,

(1) Nous avons une lettre du Dante écrite à l'Empereur dans ces circonſtances. La haine qu'il avoit pour ſa patrie y eſt peinte avec les couleurs les plus fortes.

tout lui manquoit; mais ſon talent lui reſtoit encore, & ce talent lui fit un ami digne de le ſecourir dans ſa diſgrâce.

Guido da Polenta, Souverain dans Ravenne, étoit du petit nombre de ces eſprits heureux, qui, alors, ſavoient déjà rougir de l'ignorance, & qui goûtoient le charme des lettres naiſſantes. Que l'on ſe peigne la ſituation d'un Prince iſolé par ſon rang, & qui, né avec le goût de l'inſtruction, ne trouve dans aucun de ceux qui l'approchent de quoi ſe délaſſer des ſoins de la grandeur, & ſe conſoler en quelque ſorte de la ſolitude du trône. Combien, dans une ſituation pareille, l'homme de génie devient utile & néceſſaire au Prince! Lorſque celui-ci l'appelle, & ſubvient à tous ſes beſoins, on ne ſait lequel des deux doit le plus à l'autre.

Guido ſavoit qu'il eſt une noble fierté inſéparable du talent, & qui s'accroît dans l'infortune. Il ſavoit que l'homme

l'homme de mérite, réduit à l'indigence, frémit de rencontrer le regard du mépris ; que dis-je ? Il ſavoit que le plus doux plaiſir du bienfaiteur, n'eſt pas de verſer d'en haut ſes bienfaits avec la ſupériorité de l'homme qui domine, mais de les tranſmettre de niveau, pour ainſi dire, avec le charme de l'égalité. Guido goûta ce plaiſir délicat ; il fut au-devant du Dante proſcrit, indigent & malheureux. Il lui offrit ſa Cour pour aſyle, & lui fit part de ſes richeſſes. Dante reçut avec nobleſſe un ſervice offert noblement ; il devint l'ami du Souverain plus que ſon protégé. Fixé dans Ravenne, il y fit un grand nombre de Diſciples, dans la Langue dont il étoit, pour ainſi dire, le créateur. Cette école de Poëſie, tenue par le Dante, étoit une ſorte de domination exercée ſur les eſprits, & bien propre à le conſoler des honneurs qu'il avoit perdus. Ceux dont il jouiſſoit tenoient à ſon

talent, à sa personne; & (ce qui devoit en relever le prix) dans l'infortune publique, il étoit le seul qui pût goûter de tels dédommagemens.

Les biens & les maux se suivent de près; leur prompte alternative laisse à peine à l'homme le tems de jouir de son bonheur. Ce passage rapide est remarquable dans la vie du Dante. Son élévation à la Magistrature avoit commencé le cours de ses disgrâces; le tems de son Ambassade auprès du Pape fut celui de sa ruine; une nouvelle Ambassade devint l'époque de sa mort.

Les Vénitiens menaçoient l'État de Ravenne. Guido, alarmé d'une guerre où il prévoyoit son infériorité, tenta, par la voie des négociations, de ramener à la paix le Conseil de Venise. Il confia ses intérêts à l'ami que l'infortune venoit de livrer à ses bienfaits. On a fait au Dante l'honneur de penser que le chagrin de n'avoir pu servir son bienfaiteur

dans une négociation si importante, avoit abrégé ses jours. Quoi qu'il en soit d'une conjecture honorable pour le Dante & pour l'humanité, à son retour de Venise, il tomba malade & mourut âgé An. 1321. de 56 ans. On l'enterra solennellement à Ravenne, dans l'Eglise des Frères Mineurs. Les premiers de la Ville portoient son cercueil; le lit funèbre étoit décoré d'ornemens relatifs à la Poësie. Après la cérémonie du convoi, Guido prononça, dans son Palais, l'éloge du Dante; il se proposoit de lui élever un mausolée, & il invita les meilleurs Poëtes à lui fournir une épitaphe digne de celui qu'il vouloit honorer.

Guido n'eut pas le tems d'exécuter ses projets; il avoit soulagé l'infortune, il la sentit lui-même. Privé de ses États, il finit ses jours à Bologne. Bocace, qui avoit vu les différentes épitaphes faites pour le Dante, nous a transmis celle qu'il jugeoit la meilleure. Sur

ce morceau informe, on peut ſe faire une idée du dépériſſement de la Poëſie, dans ce ſiècle qui en préparoit la renaiſſance.

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers
Inclita fama cujus univerſum penetrat orbem
Dantes Aligherii, Florenti genitus urbe
Conditor eloquii, lumen, decusq.. Muſarum
Vulnere ſævæ necis ſtratus, ad ſidera tendens
Dominicis annis ter-ſeptem mille trecentis
Septembris idibus, præſenti clauditur aulâ.

On ſeroit tenté de penſer que l'Auteur de cette épitaphe crut l'écrire en vers; mais les fautes de quantité y ſont ſi groſſières, qu'on ne peut s'arrêter à cette idée, à moins de croire que la proſodie Latine étoit entièrement perdue.

Obſervons que le premier titre donné au Dante dans l'épitaphe que nous venons de citer, eſt celui de Théologien; ce qui prouve que, pour plaire à ſon ſiècle, il n'avoit pas mal choiſi le ſujet de ſon Poëme.

Voici une autre épitaphe attribuée au Dante même, & qu'il composa, dit-on, les derniers jours de sa vie. La quantité y est plus exacte, & les vers sont rimés. Ce moment opéroit une révolution dans la Langue & dans la Poësie, & l'idiome Italien se formoit de la décomposition du Latin, altéré, corrompu jusques dans ses élémens.

Jura Monarchiæ, Superos, Phlegetonta, lacusque
Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris
Auctoremque suum petiit felicior astris,
Hîc claudor Dantes, patriisque extorris ab oris
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Si cette épitaphe eût été composée par le Dante, Guido ne l'eût pas ignorée, & vraisemblablement il n'eût pas invité les Poëtes à en composer d'autres.

Le Dante eut quatre fils, appelés Pierre, Jacques, Alighier, Élisée; le plus distingué d'entre eux fut Pierre. Il vécut à

Vérone, où il ſuivit l'étude des Loix. Il a exiſté un Commentaire de lui ſur les Ouvrages de ſon Père; ſans ce Commentaire, Philelphe ne penſoit pas que ces Ouvrages puſſent être entendus. Il eſt malheureux pour un Poëte, d'avoir beſoin de telles reſſources. On a fondé des Chaires en Italie pour expliquer le Dante; en France, ſa réputation ſe ſoutient par le reſpect d'une ancienne tradition; on le loue plus qu'on ne le lit.

La vie du Dante eſt faite pour préparer à la connoiſſance de ſes Ouvrages, c'eſt dans cette vue que nous l'avons écrite: ſon Poëme eſt l'image vivante de ſon eſprit, & nous venons, en quelque ſorte, d'en eſquiſſer les premiers traits. Ajoutons y un trait encore qui couronnera ſon portrait & ſon éloge. Il créa la Poëſie Italienne, & en préſerva l'origine de toutes les affectations d'un goût vicieux & corrompu. Ses ſucceſſeurs l'ont-ils toujours imité? Le Dante, par le natu-

rel de son esprit, fut digne de naître dans les beaux siècles de la Littérature; combien doit-on l'estimer d'avoir le premier connu ce naturel, & d'en avoir donné l'exemple!



NOTICE
DES OUVRAGES
DU DANTE.

J'AI annoncé dans la vie du Dante que je parlerois de Brunetto Latini, son maître : c'est ici l'occasion d'en dire quelques mots.

Mém. de l'Acad. des Inscr. Hist. v. 7. p. 295.

Vie de Brun. Lat. par Phil. Vill.

Brunetto naquit à Florence peu après le commencement du treizième siècle. Il étoit Orateur, Poëte, Historien, Philosophe & Théologien. Il contribua beaucoup à la renaissance des Lettres.

Enveloppé dans la disgrâce des Guelfes, dont il suivoit le parti, il vint se réfugier en France l'an 1260. C'est à Paris qu'il composa l'ouvrage qu'il intitula *le Trésor*; il y traite de la Philosophie théorique & pratique. Dans cette division l'Auteur embrasse la Cosmogra-

phie, la Géographie, l'Hiſtoire ſacrée & profane, l'Hiſtoire-Naturelle, la Morale, la Rhétorique & la Logique. L'Ouvrage eſt écrit en François : l'Auteur affectionnoit cette Langue, il en aimoit ſur-tout la douceur.

On a eu tort de penſer que le Dante avoit étudié à Paris ſous Brunetto ; ils ne s'y trouvèrent point enſemble ; mais lorſque Brunetto fut de retour à Florence, il dirigea les premières études du Dante encore enfant.

L'Ouvrage de Brunetto que j'ai cité, n'exiſte qu'en manuſcrit : c'eſt une raiſon pour qu'il ſoit peu connu. On a de lui un autre Ouvrage imprimé, extrait en partie du premier, & moins conſidérable. Le titre de celui-ci eſt *le petit Tréſor*, *Teſoretto ;* il eſt écrit en Italien. Nous allons ſommairement le faire connoître.

L'Auteur ſuppoſe qu'il revient d'Eſpagne ; il s'égare dans un bois, & ſe

trouve bientôt après, au pié d'une montagne couverte d'animaux, de fleurs, de fruits de toute espèce. Ces plantes, ces animaux sont soumis au commandement d'une femme que le Poëte dépeint ainsi :

« Sa tête touche aux Cieux qui semblent lui servir de voile & d'ornement. » Le Ciel à sa voix s'obscurcit & devient » serein ; ses bras s'étendent aux extré» mités du monde. Cette femme est la » Nature ».

Ce commencement promet beaucoup, & trop sans doute pour ce qui vient après. Cette idée de la Nature personnifiée, est du même ton que les plus belles fictions d'Homère ; mais que devient ce début si noble & si imposant ?

La Nature que le Poëte fait parler, décrit en vers très-plats la création du monde. Elle se jette ensuite dans les détails d'une physique aussi contraire à la Poësie qu'à la saine raison. Elle entre-

prend d'expliquer quel eſt, dans la tête de l'homme, le ſiége de la penſée, celui de l'entendement & celui de la mémoire.

Après la Phyſique, la Morale a ſon tour, & *la Nature* veut auſſi en développer les principes. Mais ces principes ſe bornent aux Commandemens de Dieu & de l'Égliſe, mis en vers techniques, tels que ceux dont on a coutume d'aider la mémoire des enfans.

Par cet extrait de l'Ouvrage de Brunetto, on voit ce que peuvent les premiers efforts d'un homme inſtruit, dans un tems d'ignorance & de barbarie. Le ſavoir entaſſe ſous ſes mains les matériaux des plus beaux ouvrages; mais ces matériaux reſtent en déſordre dans ſes écrits comme dans ſa tête, & ce qu'il produit n'eſt qu'une maſſe informe :

Congeſtaque eodem
Non benè junctarum diſcordia ſemina rerum.

On auroit droit de s'étonner de ce qu'à la renaissance de la Poësie le goût fut si lent à se former : les modèles du vrai goût, les Anciens, étoient sous les yeux de ces premiers Écrivains qui rallumoient le flambeau des Lettres : comment l'imitation, si naturelle à l'homme, ne formoit-elle pas les écrits des Modernes, sur ceux des Maîtres qu'ils étudioient & qu'ils admiroient ?

Cela ne peut guères s'expliquer ni se concevoir, qu'en considérant à quel point on naît esclave de son siècle. Brunetto, le Dante trouvèrent le leur en partie enveloppé des ténèbres de l'ignorance, en partie éclairé des fausses lueurs du jour qui commençoit à se répandre. Les disputes de l'école, la haine des Papes ou le zèle fanatique de leur cause, enfin je ne sais quel amour idéal, fruit extraordinaire des mœurs de la Chevalerie ; voilà qu'elles étoient les idées dominantes & universellement établies. Il étoit

difficile de s'y conformer sans s'éloigner de celles des Anciens. Mais les esprits ayant une fois pris leur direction, si l'imitation les rappeloit aux premiers modèles, le mouvement qui les en rapprochoit devenoit contraint & gêné; c'étoit en quelque sorte celui d'une eau, dont un cours violent contredit la pente naturelle. Je me représente les Écrivains du treizième siècle, relativement à l'Antiquité, comme un Peintre qui tourneroit le dos à son modèle; toutes les fois qu'il voudroit le consulter, il se trouveroit dans une attitude forcée, & l'ouvrage s'en ressentiroit. Aussi peut-on observer, que l'imitation des Anciens dépare plus qu'elle n'embellit les Ouvrages des Écrivains dont je parle. Les beautés vraiment estimables du Dante & de Pétrarque, n'appartiennent en rien ni aux Grecs, ni aux Latins; leur filiation ne remonte pas si haut : ce sont, si j'ose ainsi parler, des Nobles d'extraction nouvelle, &

que leur propre mérite vient d'anoblir. L'extrait de la Comédie du Dante en fournira la preuve.



DE LA COMÉDIE
DU DANTE.

LE DANTE avoit commencé son Poëme en Latin & en vers hexamètres. Le premier de ces vers nous a été conservé.

Ultima regna canam fluido contermina mundo.

Il servoit d'exposition à l'Ouvrage & en indiquoit le sujet. L'Auteur, en ré- » fléchissant sur l'ignorance de son siècle, » dit Bocace, sentit qu'écrire en Latin & » en style relevé, c'étoit donner des croû- » tés à mordre à des enfans qui suçoient » encore la mamelle ». Le Dante changea donc de projet; il écrivit son Poëme en Langue vulgaire, & dans un style *humble*, pour parler comme Bocace. Sur quoi nous ferons quelques observations.

Le Dante, qui d'abord commençoit son

Poëme à la manière des Anciens, par une exposition claire & succincte, suivit une autre méthode dès qu'il écrivit dans une Langue différente; comme si l'idiome eût réglé le plan qu'il devoit suivre. Nous verrons bientôt que le commencement *de l'Enfer* est absolument semblable à celui du *Tesoretto*. On eût dit que le Dante marchoit sous des enseignes différentes; Brunetto devenoit son guide. Mais ce qui pouvoit convenir à un Ouvrage aussi court que celui de Brunetto, ne convenoit plus au Poëme du Dante, trop étendu pour qu'on ne dût pas d'abord en expliquer le sujet.

Notre seconde observation porte sur le style *humble* que le Dante se crut obligé de prendre, pour se conformer à la foiblesse de ses Lecteurs. Ce fut, nous dit-on, ce caractère du style qui détermina le titre de l'Ouvrage (1) : ce titre

(1) Comédie.

est d'autant moins justifié par-là, que l'Auteur n'a pas tenu ce qu'il s'étoit promis. Il a parcouru toutes les nuances du style, depuis l'épique jusqu'au familier. Cette variété même, est un des mérites que ses admirateurs ont fait valoir. « Il prend, dit Gravina, le style tragique » dans les morceaux élevés, le comique » & le satirique dans ceux qui le sont » moins, le lyrique dans la louange, » & l'élégiaque dans la douleur ». On en a dit autant d'Homère ; cet éloge semble avoir passé du Poëte ancien au moderne, à peu-près comme au Théâtre, l'habit du principal Acteur passe à *son double.* Rag. Poët. Disc. 2.

J'ai dit que le Poëme du Dante commence de même que celui de Brunetto. Le Dante voyage, & se perd dans une forêt. *Je ne sais*, dit le Poëte, *comment j'y entrai, tant j'étois appesanti par le sommeil.* Il arrive au pié d'une montagne, dont le soleil levant éclairoit la

cime : il veut gravir sur la montagne; un léopard s'oppose à son passage : l'animal furieux étoit pressé par la faim, son aspect inspiroit l'effroi, *l'air même en paroissoit épouvanté ;*

Si che parea che l'aër ne temesse.

Pensée fausse.

Virgile a dit, dans une circonstance semblable,

Refluitque exterritus amnis.

Et Racine,

La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

L'un & l'autre est vrai, parce que le *rebroussement* du fleuve peut justifier le sentiment qu'on lui prête; mais la présence d'un monstre ne produit dans l'air aucun effet sensible, auquel on puisse attacher le sentiment de la crainte.

Le monſtre avançant toujours ſur le Dante, le force à deſcendre juſques dans des lieux profonds *où le Soleil ſe tait*,

Mi ripingeva dove'l Sol tace.

Cette expreſſion mérite qu'on s'y arrête, ne fût-ce que pour examiner ce qui la rend défectueuſe. Le ſilence & l'obſcurité ont entre-eux une analogie certaine; l'un & l'autre eſt l'abſence de ce qui frappe deux de nos ſens; le bruit & la lumière. A l'aide de cette analogie, on pourroit adapter aux ténèbres une expreſſion propre au ſilence: la plupart des métaphores ne conſiſtent que dans cet uſage détourné des mots, que nos ſens, ſi j'oſe ainſi parler, s'empruntent & ſe rendent réciproquement. Dans l'exemple préſent, ce qui gêne l'eſprit, c'eſt que la métaphore n'aſſocie pas le ſilence & les ténèbres, mais le Soleil & le ſilence. L'analogie n'eſt pas ſentie, & l'expreſſion métaphorique vient de trop

loin chercher le mot auquel elle s'unit. De tels rapprochemens doivent se faire à de moindres distances, & par un passage insensible, afin que l'esprit n'y sente aucun effort, n'y trouve aucune violence.

Au reste, la métaphore que nous blâmons ici est familière au Dante; il a dit ailleurs: *J'arrivai dans un lieu muet de toute lumière. E venni in luogo d'ogni luce muto.* Reprenons la suite du Poëme.

Enf. cant. 5.

Le Dante, frappé d'effroi, s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs d'une vallée obscure. Au milieu d'un vaste désert il apperçoit une ombre; il lui crie d'avoir pitié de son sort. A ses cris l'ombre accourt; cette ombre est Virgile que Béatrix envoie pour rassurer le Dante, & pour le promener dans les régions de l'Enfer. Le discours de Virgile & le nom de Béatrix dissipent peu à peu la frayeur du Dante; il reprend ses esprits

& revient à lui-même, ce que le Poëte exprime ainsi :

Qual' i fioretti dal notturno Gelo
Chinati, & chiusi, poi che'l sol gl'imbianca
Si drizzan tutti aperti in loro stelo :
Tal mi fec' io di mia virtute stanca
Et tánto buon ardir al cor mio corse.

Comme un lis qu'attristoit la froidure ennemie,
Sur sa tige inclinée, infirme & languissant,
Aux premières clartés du soleil renaissant
Leve sa tête appesantie,
Et s'ouvre aux doux rayons de l'astre bienfaisant;
Ainsi, mon âme épanouie
Renaît à l'espérance & revient à la vie.

Le Dante, sous les auspices de Virgile, pénètre dans l'Enfer. La description qu'il en fait, ne ressemble point à celle qu'on lit dans l'Énéïde. En lisant l'Enfer du Dante, on ne peut s'empêcher de regretter les nobles fictions de la Mythologie ancienne, aussi conformes au

génie des beaux Arts, que celles du Dante y ſont contraires. Dans l'ouvrage de ce dernier, l'Enfer eſt un abyſme profond, qui, depuis ſon ouverture juſqu'à ſa dernière profondeur, conſerve une forme ronde & régulière. C'eſt, à proprement parler, un puits immenſe, dont les différens cercles forment autant de régions. Au reſte, le commencement de cette deſcription, il le faut avouer, a quelque choſe de très-impoſant.

Le premier objet que le Poëte apperçoit, eſt une porte d'airain au-deſſus de laquelle ſont écrits ces vers:

Per me ſi và nella città dolente
Per me ſi và nel eterno dolore
Per me ſi và trà la perduta gente.
Giuſtizia moſſe'l mio alto fattore;
Fece mi la divina poteſtate
La ſomma ſapienza, e'l primo amore:
Dinanzi a me non fur coſe create
Se non eterne, & io eterno duro.

Lassate ogni speranza voi ch' entraste.
Queste parole di colore oscuro
Vid' io scritte al sommo d'una porta.

C'est ici de l'Enfer le passage effroyable,
C'est ici le chemin vers la race coupable,
C'est ici le séjour du crime & des tourmens.
L'Éternel en jeta les sacrés fondemens.
La sagesse & l'amour gouvernent sa puissance,
Sa justice m'a fait pour servir sa vengeance.
Je fus fait avant tout, & n'aurai point de fin.
Vous, qu'amènent ici les ordres du destin,
Sur le seuil en entrant déposez l'espérance.
Ces mots étoient tracés sur des portes d'airain.

Ce passage, si je ne me trompe, a quelque chose de plus imposant, de plus sombre, de plus terrible que tout ce qu'on lit dans le sixième Livre de Virgile. Ce vers entre-autres

Lassate ogni speranza voi ch' entraste
Sur le seuil en entrant déposez l'espérance

porte un caractère de sévérité qui inspire

le respect & la crainte. Quoique cette porte & cette inscription ne soient que des fictions du Poëte, elles semblent appartenir de plus près à la vérité, que les fictions dont Virgile embellit sa description de l'Enfer.

D'ailleurs, une observation que je crois vraie, c'est qu'un style aussi élégant, aussi harmonieux que celui de Virgile, diminue l'horreur des objets les plus effrayans, & mêle je ne sais quoi de doux aux impressions les plus terribles. C'est ce que Boileau sans doute indiquoit par ces vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Il résulte de-là, que les ouvrages où l'art a mis la dernière perfection, sont d'un effet plus égal, plus continu & plus doux : mais dans certains ouvrages moins

parfaits, le génie se montre, par intervalles sous un appareil terrible. Ses accens ont une énergie brute & sauvage, dont l'âme s'étonne, & dont elle frémit intérieurement.

Nous ne suivrons point le Dante pas à pas dans l'Enfer; les rencontres qu'il y fait, & les divers entretiens des ombres qui lui apparoissent, sont, pour la plupart, dénués d'intérêt. Le Lecteur aimera mieux lire un passage imité de Virgile, & comparer le style des deux Poëtes.

Le Dante veut représenter les ombres prêtes à passer le fleuve de l'Enfer; il dit :

Come d'Autumno si levan le foglie Canto 3.
L'un appresso del'altra, infin che'l ramo
Vede a la terra tutte le sue spoglie;
Similmente, il mal seme d'Adamo
Getta si di quel lito ad una ad una
Per cenni, com' augel per suo richiamo.

Quand l'Automne jaunit les feuilles desséchées,

Tour-à-tour on les voit, de leur tige arrachées,
Tomber, couvrir la terre; & l'arbre dans les airs
Élève un tronc hideux symbole des hivers.
Ainsi du foible Adam la race criminelle,
Comme l'autour docile à la voix qui l'appelle,
Accourt sur ce rivage, & franchit tour-à-tour
Ces bords que tout mortel doit passer sans retour.

Voici le passage de Virgile:

Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat,
Matres atque viri, defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum,
Quàm multa in silvis Autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia; aut ad terram gurgite ab alto
Quàm multæ glomerantur aves, ubi frigidus annus
Trans pontum fugat, & terris immittit apricis.

Après avoir vu dans la vie du Dante combien il fut dominé par le sentiment de l'amour, on auroit sujet de s'étonner, s'il n'en avoit fait aucune mention dans son Ouvrage : mais il n'a point laissé au Lecteur ce sujet d'étonnement. Le Dante

ſe promène dans la région de l'Enfer qu'habitent les Amans malheureux. Il y rencontre Françoiſe, fille de Guido da Polenta, auprès duquel le Dante a fini ſes jours, & Paul, l'un des fils de Malateſta, Souverain dans Rimini. Françoiſe, de ſon vivant, avoit aimé Paul, & lui avoit été deſtinée en mariage; mais Lanciotto, frère aîné de Paul, s'étoit vu préférer par la famille. Ce mariage eut des ſuites funeſtes: Paul & Françoiſe ne ſurent pas commander à leur paſſion; Lanciotto les épia, les ſurprit, & les aſſaſſina tous deux. Ce ſont ces victimes de l'amour, que le Dante apperçoit de loin dans l'Enfer, au milieu d'une région déſolée par des vents impétueux. Le Dante appelle ces deux ombres:

Quali colombe dal diſio chiamate
Con l'ali alzate, & ferme al dolce nido
Volan per l'aër dal voler portate;
Cotali uſcir della ſchiera ov'è Dido

A noi venendo per l'aër maligno
Sì forte fù l'affettuoſo grido.

Françoiſe la première adreſſe la parole au Dante :

O! animal gratioſo & benigno
Che viſitando vai per l'aër perſo
Noi, che tignemmo'l mondo di ſanguigno!
Se foſſe amico il rè de l'univerſo,
Noi pregheremo lui per la tua pace
Po ch'ai pietà del noſtro mal perverſo.

Di quel ch'udir, & che parlar ti piaçe
Noi udiremo, & parleremo a vui
Mentre che'l vento, come fa, ſi tace.

Siede la terra dove nata fui
Su la marina, dove'l Pò diſcende
Per haver pace co' ſeguaci ſui.

Amor, ch'al cor gentil ratto s'apprende,
Preſe coſtui de la bella perſona
Che mi fù tolta, e'l modo ancor m'offende.
Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi preſe del coſtui piacer sì forte

Che, come vedi, ancor non m'abbandona.
Amor condusse noi ad una morte.
Caina (1) attende che'n vita ci spense.

Queste parole da lor ci fur porte.

Dà ch'io intesi quell' anime offense
China'l viso, & tanto'l tenni basso
Fin che'l poeta mi disse; che pensi?

Quando risposi; cominciai; O lasso!
Quanti dolci pensier, quanto disio
Menò costoro al doloroso passo!
Poi mi rivols' a loro, & parlai io
Et cominciai; Francesca, i tuoi martiri
A lacrimar mi fanno tristo & pio.
Ma dimmi, al tempo de' dolci sospiri
A che, & come concedette amore
Che conosceste i dubbiosi desiri?
Et ell' a me; nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice

---

(1) C'est le nom que donne le Dante à une des régions de l'Enfer.

Ne la miſeria ; & ciò ſa'l tu dottore :
Ma s'a conoſcer la prima radice
Del noſtr'amor tu hai cotanto affetto
Farò come colui che piange, & dice.

Noi leggiavam' un giorno per diletto
Di Lancilotto, come amor lo ſtrinſe ;
Soli eravamo, & ſenza alcun ſoſpetto.
Per più fiate gli occhi ci ſoſpinſe
Quella lettura, & ſcolorocc' il viſo :
Ma ſol un punto fù quel che ci vinſe.
Quando legemmo il diſiato riſò
Eſſer baciato dà cotanto amante
Queſti che mai da me non fia diviſo
La bocca mi baſciò tutto tremante :
Galeotto fù il libro, & chi lo ſcriſſe (1)
Quel giorno più non vi legemmo avante.

Mentre che l'uno ſpirto queſto diſſe

(1) Dans le Roman qu'ils liſoient, Galeotto avoit favoriſé la paſſion des deux Amans : Françoiſe dit qu'entre elle & ſon Amant, le Livre joua le même rôle, & favoriſa leurs amours.

L'altro piangeva sì che di pietade
I' venni men, così m'io morisse
Et caddi, come corpo morto cade.

Ce morceau est plein de naturel, de douceur & de grâces ; la situation des deux Amans, au moment où ils s'attendrissent, & où le Livre leur tombe des mains, exprimée sur la toile, formeroit un tableau charmant.

Tel qu'un couple amoureux de colombes fidelles
Vole vers ses petits, les couvre de ses aîles ;
Tel ce couple léger, d'un vol précipité,
Fend les noires vapeurs dont l'air est infecté.

Françoise, en gémissant, m'adresse la parole.
» O vous, dont la pitié plaint, recherche, console
» Deux Amans par le fer immolés autrefois !
» Aux bontés de mon Dieu s'il me restoit des droits,
» J'implorerois pour vous les dons de sa clémence,
» Et vos vertus auroient leur juste récompense.
» Mais je vois quel dessein vous a conduit ici.
» Écoutez ; de mon sort vous serez éclairci.

» Je puis parler ; les vents ont cessé leurs ravages.

» La Ville où je naquis embellit ces rivages
» Où l'Eridan fougueux précipitant ses eaux,
» Court aux tranquilles mers demander le repos.
» L'Amour (qui soumet tout & qu'un instant fait naître)
» Lui (1) fit en même tems & chérir & connoître
» Des attraits dont l'éclat a passé comme un jour.
» L'Amour (ce sentiment que l'on doit à l'Amour)
» Près de lui m'enivroit de ces pures délices
» Que mon cœur goûte encore au séjour des supplices :
» L'Amour, du même coup nous fit périr tous deux.
» Sous ce gouffre profond, un gouffre plus affreux
» Attend le meurtrier qui nous ôta la vie ».

Ces mots retentissoient dans mon âme attendrie.
Je demeurai frappé d'un long étonnement :
Mais enfin, revenu de mon saisissement,
« O mortels m'écriai-je, ô races insensées !
» Des desirs les plus doux, des plus douces pensées,
» Voilà donc où conduit la dangereuse erreur !
» Françoise, vos discours ont passé dans mon cœur.

(1) En montrant Paul.

» Mais,

» Mais, répondez; au tems de votre heureuse ivresse
» Quel indice à vos yeux découvrit sa tendresse?
» Ce secret dans un cœur aime à se renfermer,
» Et l'amour le plus vif sait le moins s'exprimer » (1).

Françoise répondit: « Quand on est misérable,
» D'un bonheur qui n'est plus le souvenir accable;
» C'est le plus grand des maux que l'on puisse éprouver:
» Mais mon récit vous touche; il le faut achever.

» Un jour, de Lancelot l'amoureuse aventure
» Occupoit nos loisirs, charmoit notre lecture (2):
» En lisant le récit de ses heureux destins
» Plus d'une fois le Livre échappa de nos mains;
» Et le trouble confus, peint sur notre visage,
» Exprimant nos desirs, nous tint lieu de langage.
» Un moment plus fatal acheva tous nos maux;
» Le livre se r'ouvrit, & nous lûmes ces mots:
» *Lancelot d'un baiser que ravit sa tendresse...*

---

(1) Ce sentiment paroîtra moins étonnant à ceux qui auront lu la vie du Dante, & qui sauront combien l'amour le rendoit circonspect & timide.

(2) Les Amours de Lancelot sont dans le Roman de la Table ronde.

» À ce mot ma rougeur attesta ma foiblesse:
» Eh ! quelle Amante, ô Ciel ! auroit pu résister ?
» Ce que fit Lancelot, Paul osa le tenter;
» Sa bouche s'approcha de ma bouche tremblante,
» Son âme se perdit au sein de son Amante.
» Hélas ! depuis ce jour si funeste à tous deux,
» Le livre ne s'est plus ouvert devant nos yeux ».

Ainsi m'entretenoit cette Ombre désolée,
L'autre versoit des pleurs, & mon âme accablée,
D'une mort passagère éprouvoit les douleurs;
Je demeurai sans voix, sans force & sans couleurs.

A ce morceau d'un genre facile & doux, je vais en opposer un autre d'un genre différent. Celui-ci est la peinture d'un ouragan :

Cant. 9. Et già venia sù per le torbid' onde
Un fracasso d'un suon pien di spavento
Per cui tremavan amendue le sponde;
Non altrimenti fatto che d'un vento
Impetuoso per gli avversi ardori
Che fier la selva senz' alcun rattento

Gli rami ſchianta, abatte, & porta i fiori,
Dinanzi polveroſo và ſuperbo,
Et fa fuggir le fiere & gli paſtori.

Déjà ſortoit du ſein des ondes refoulées
Un bruit dont frémiſſoient les rives ébranlées.
Ainſi, lorſque l'Eté darde ſes feux brulans,
Un ouragan s'élève & fait mugir les vents:
A travers les forêts il fuit comme un tonnerre;
De leurs débris ſemés il couvre au loin la terre;
D'un épais tourbillon il marche environné:
Tout fuit, tout diſparoît; le Berger conſterné
Cherche pour ſes troupeaux un abri ſalutaire;
Et la brute ſe cache en ſon obſcur repaire.

Mon deſſein n'eſt pas de relever uniquement dans le Poëme du Dante ce qui me paroît le plus digne de louange: il entre dans mon plan de faire connoître ſes défauts, & même les plus groſſiers; car ceci eſt une notice & non pas un éloge.

Le Dante voit avancer un monſtre horrible: Virgile, qui accompagne notre Poëte, monte ſur la croupe de cet ani-

mal, & il exhorte ſon Compagnon à ſe ſervir de la même monture. « Voilà, lui » dit-il, les échelles à l'aide deſquelles » nous deſcendrons déſormais. Place-» toi devant moi, de crainte que la queue » du monſtre ne te bleſſe ». Ce monſtre eſt Gerion; Virgile lui commande de deſcendre en décrivant de grands cercles. » Songe, dit-il, à la nouvelle charge que » tu portes ».

Cette fiction pourroit tenir ſa place au milieu des folies de l'Arioſte; mais dans le genre grave, ténébreux, adopté par le Dante, & qui convenoit à ſon génie, ces folies, triſtement plaiſantes, ne forment qu'une diſparate ennuyeuſe.

Le Dante tombe encore dans des fautes plus groſſières. Il ouvre aux yeux des Lecteurs un ſejour d'immondices, où il peint les criminels ſe roulant dans l'ordure. Un Poëte que ſon ſujet condamneroit à tracer de telles images, chercheroit du moins à les déguiſer, à les

embellir par le charme du coloris & par la magie de l'expreſſion. Mais ici, l'expreſſion eſt auſſi ſale que l'image; l'une & l'autre ne préſentent au Lecteur qu'une horreur dégoûtante : on peut en juger.

Quindi giù nel foſſo
Vidi gente attuffata in uno ſterco
Che dà gli human privati parea moſſo;
Et mentre che la giù con l'occhio cerco;
Vidi un, co'l capo sì di merda lordo
Che non parea s'era laïco, o cherico.

Ceux qui liront ces vers me diſpenſeront de les traduire.

Ailleurs, le Poëte dépeint des criminels dont la tête a tourné ſur leurs épaules, de ſorte qu'ils ont le viſage du côté du dos; ce qu'il exprime ainſi:

E'l pianto de gli occhi
Le natiche bagnava per lo feſſo.

Des fautes ſi groſſières nous font juger du ſiècle où le Dante écrivoit. Il eſt à

présumer que ce Poëte, qui avoit reçu l'éducation la plus distinguée, & qui vécut long-tems à la Cour des Souverains, n'eût pas rimé des sotises dégoûtantes, s'il avoit eu des Lecteurs qu'elles dussent dégoûter. L'homme de génie paie un tribut au tems où il est né; on sait que Molière, par égard pour un Public encore trop peu éclairé, composa quelques-unes de ses farces, & mit dans plusieurs pièces des mots obscènes & des plaisanteries trop licencieuses.

Mais si, au tems du Dante, l'esprit, le goût étoient réduits à cet état d'abjection que les deux derniers morceaux nous font connoître, pour s'élever de ce point à ses idées les plus hautes, quel intervalle le Poëte n'a-t-il pas franchi? En s'élevant, il soulevoit tout son siècle avec lui: ce qui le prouve, c'est qu'aucun de ses successeurs n'est tombé dans les fautes grossières que nous venons de lui reprocher;

les esprits s'étoient éclairés, & la lumière même de ses écrits en faisoit éviter les erreurs.

Après plusieurs morceaux défectueux, reposons-nous sur le plus bel endroit de l'ouvrage : celui du Comte Ugolin.

Le Poëte errant dans les abysmes de l'Enfer, y découvre deux criminels, dont l'un déchire avec ses dents la tête de l'autre, & se nourrit de sa chair. Il interroge ce furieux sur les motifs de sa rage.

La bocca sollevò dal fiero pasto
Quel peccator, forbendola a capelli
Del capo ch'egli havea di retro guasto;
Poi cominciò, tu vuoi ch' io rinovelli
Disperato dolor, che'l cor mi preme
Già pur pensando pria ch' io ne favelli;
Ma se le mie parole esser den seme
Che frutti infamia al traditor ch' io rodo;
Parlar, & lagrimar vedrai insieme.
Io non sò chi tu sie, ni per che modo

Venuto se quà giù. Ma Fiorentino
Mi sembri veramente, quand' io t'odo.
Tu dei saper ch' io fui Conte Ugolino
Et questi è l'Arcivescovo Ruggieri:
Hor ti dirò perch' io son tal vicino.
Che per l'effetto de suo ma pensieri
Fidando mi di lui io fosse preso
Et poscia morto dir non è mestieri.
Però quel che non puoi havere inteso
Cioè, come la morte mia fù cruda:
Udirai, & saprai se m'ha offeso.
Breve pertugio dentro da la muda
(Laqual per me ha'l titol de la fame
En che convien anchor ch' altri si chiuda)
M'havea mostrato per lo suo forame
Più lume già; quand'io feci'l mal sonno
Che del futuro mi squarciò il velame.
Questi pareva a me maestro & donno
Cacciando'l lupo e lupicini, al monte
Per che Pisan veder Lucca non ponno,
Con cagne magre, studiose, & conte.
Gualandi, con Sismondi, & con Lanfranchi
S'havea messi dinanzi dà la fronte.

In picciol corſo mi pareano ſtanchi
Lo padre, e figli; con l'acute ſcane
Mi parea lor veder fender li fianchi.
Quando fui deſto innanzi la dimane
Pianger ſenti fra'l ſonno i miei figliuoli
Ch' eran con meco, & dimandar del pane.
Ben ſe crudel, ſe tu già non ti duoli
Penſando ciò che'l mio cor s'annuntiava;
E ſe non piangi, di che pianger ſuoli?
Già eran deſti, & l'hora s'appreſſava
Che'l cibo ne ſoleva eſſer adotto;
E per ſuo ſogno ciaſcun dubitava:
Et io ſentì chiavar l'uſcio di ſotto
A l'horribil torre; ond' io guardai
Nel viſo à miei figliuoli ſenza far motto.
Io non piangeva, sì dentro impietrai,
Piangevan elli: & Anſelmuccio mio
Diſſe, tu guardi sì, padre; che hai?
Però non lagrimai, nè riſpos' io
Tutto quel giorno, ne la notte appreſſo
Infin che l'altro ſol nel mondo uſcio.
Come un poco di raggio ſi fù meſſo
Nel doloroſo carcere, & io ſcorſi

Per quattro visi il mio aspetto stesso;
Ambo le mani per dolor mi morsi:
Et quei pensando ch' io'l fessi per voglia
Di manicar, di subito levarsi
Et disser; padre, assai ci sia men doglia
Se tu mangi di noi; tu ne vestisti
Queste misere carni, & tu le spoglia.
Queta mi allhor per non far li piu tristi.
Quel dì, & l'altro stemmo tutti muti.
Ahi! dura terra, perche non t'apristi?
Poscia che fummo al quarto dì venuti
Gaddo mi si gittò disteso a piedi
Dicendo, padre mio, che non m'aiuti?
Quivi morì, & come tu mi vedi
Vid' io cascar li tre ad uno, ad uno
Tra'l quinto dì, e'l sesto: ond' io mi diedi
Già cieco a brancolar sovra ciascuno
Et tre dì li chiamai poiche fur morti.
Poscià più che'l dolor potè il digiuno.

Quando hebbe detto cio, con gli occhi torti
Riprese'l teschio misero co' denti.

Le coupable à ma voix lève un regard farouche,

Le crâne qu'il rongeoit échappe de ſa bouche,
Il en quitte à regret les reſtes dépouillés;
Et ſur ces longs cheveux que ſes dents ont ſouillés,
Il preſſe en ſoupirant ſes lèvres qu'il eſſuie.
« Comment te raconter les malheurs de ma vie?
» Mon cœur, en y ſongeant, frémit épouvanté:
» Mais ſi de mes diſcours l'horrible vérité
» Au monſtre qui gémit ſous ma dent ennemie
» Peut, du plus noir affront, tranſmettre l'infamie,
» Je parlerai. J'ignore, en cette obſcure nuit,
» Quel guide, quel ſentier juſqu'à moi t'a conduit:
» Si j'en crois tes accens, tu naquis dans Florence;
» Hélas! près de ces murs je reçus la naiſſance:
» Ugolin eſt mon nom, & Roger eſt le ſien (1),
» De tous deux à jamais ſon crime eſt le lien;
» Le bras du Tout-Puiſſant le livre à ma vengeance;
» Le perfide autrefois trompa ma confiance,
» Et, lorſqu'à ſes conſeils j'abandonnois mon ſort,
» Il tramoit ma ruine & préparoit ma mort,
» Quelle mort! l'avenir aura peine à le croire;
» Je vais t'en retracer l'abominable hiſtoire.

---

(1) En le montrant.

» *Le cachot de la faim* m'a ſervi de priſon;
» De mon ſupplice encore il conſerve le nom.
» L'aube y jetoit à peine une foible lumière,
» Quand la main du ſommeil abaiſſant ma paupière,
» De ſonges déſaſtreux tout-à-coup m'entoura;
» Et le ſombre avenir devant moi s'éclaira.

» Je voyois ſur ces monts dont la cime étendue
» Entre Luques & Piſe intercepte la vue,
» Je voyois les Simons, les Gâlans, les Lanfrans,
» Sous ce monſtre cruel monſtres obéiſſans,
» Pourſuivre un loup craintif, & des chiens ſur ſa trace
» Preſſer l'inſtinct fougueux & ranimer l'audace.
» L'animal fatigué, qu'entouroient ſes petits,
» Traînoit avec effort ſes pas appeſantis;
» Il s'arrête un moment; ſa force l'abandonne;
» La troupe carnacière auſſi-tôt l'environne,
» Égorge ſes petits ſur ſon corps étendus,
» Et traîne dans le ſang leurs lambeaux confondus;
» Je m'éveille: mes fils (1) que le ſommeil accable,

(1) Ils étoient quatre, comme on le verra plus bas.

» Tourmentés par la faim, dans un ſonge effroyable
» S'agitoient, m'appeloient, & demandoient du pain.
« O toi! toi, qui m'entends, ſi ton cœur inhumain
» Peut ouïr ce récit ſans trouble & ſans alarmes,
» Quel récit plus touchant fera couler tes larmes?

» Déjà l'heure approchoit qui de nos triſtes jours
» Devoit renouveler l'ordinaire ſecours:
» Des ſonges de la nuit les horreurs retracées
» Dans un ſilence morne occupoient nos penſées,
» Quand tout-à-coup... ô jour! ô terreur! ô forfaits!
» La priſon ſe ferma pour ne s'ouvrir jamais.
» Je regardai mes fils; ils ſembloient tous m'entendre;
» Je vis couler leurs pleurs, & ne pus en répandre,
» Mon cœur étoit de pierre. *O mon père! pourquoi*
» *Tes yeux avec douleur ſe tournent-ils vers moi*,
» Me dit mon cher Anſelme, encore en ſon enfance?
» J'écoutai ce diſcours & gardai le ſilence.
» Le cercle de la nuit déjà prête à finir,
» Se fermoit dans les cieux, ſans qu'un mot, un ſoupir
» Eût encore épanché ma douleur ſolitaire:
» Des feux d'un jour nouveau quand la priſon s'éclaire,
» A la foible lueur de ſes rayons naiſſans

» Je contemplai mes fils : sur leurs fronts pâlissans
» L'image de la mort quatre fois répétée,
» Quatre fois repoussa ma vue épouvantée :
» A ce spectacle affreux je déchire mon sein,
» Mes dents avec fureur ensanglantent ma main :
» *Mon père, arrête, arrête, & suspens ta furie,*
» *Immole à tes besoins ma languissante vie ;*
» *Nourris-toi de ce sang que tu nous a donné....*
» Je m'arrête en effet : abattu, consterné,
» J'eus pitié de mes fils, & je contins ma rage ;
» La mort m'eût moins coûté : cet excès de courage
» N'adoucit qu'un moment la rigueur de leur sort :
» Gaddi pour m'approcher fait un dernier effort ;
» Il se traîne, & son corps sillonne la poussière :
» Il meurt, en se plaignant des cruautés d'un père,
» Il meurt, en m'imputant l'horreur de son trépas,
» Il meurt sur mon sein même & s'éteint dans mes bras.

» Chaque jour qui suivit une mort si cruelle
» Accrut mon désespoir par une mort nouvelle :
» Par-tout de mes enfans les cadavres hideux
» Effrayoient mes regards ; j'errois au milieu d'eux,
» Me roulant sur la terre avec des cris de rage,

» Et pressant dans mes bras leur insensible image.
» Le trépas mit un terme à des malheurs si grands,
» Et la faim secourable abrégea mes tourmens.
Il dit ; & satisfait, plein d'une horrible joie
D'une dent dévorante il ressaisit sa proie.

Si l'on applique à ce morceau du Dante, ce que nous avons dit plus haut du style inculte & des effets qu'il produit, on approuvera, je pense, mes observations. L'effet général de ce morceau, est de jeter dans l'âme du Lecteur une horreur sombre, qui le fatigue en quelque sorte, & dont il a besoin de se reposer : le récit des faits les plus atroces dans Virgile, dans Ovide, & dans tout Poëte élégant, harmonieux, ne produit point cette impression pénible : si l'action qu'ils décrivent, l'image qu'ils représentent, portent à l'âme un coup qui la fait saigner, la douceur du style est un baume qui coule sur la plaie, & qui endort la douleur. Le Dante fait rarement éprou-

ver cet effet consolant; par exemple, au moment ou le Comte Ugolin raconte qu'il dévoroit ses mains, le Poëte fait dire aux enfans de ce malheureux:

Assai ci fia men doglia
Se tu mangi di noi.

mot-à-mot, *mon père, il nous sera moins horrible que tu nous manges.* Cette expression devient terrible à force d'être naturelle; elle présente une vérité effrayante, & n'y mêle aucun adoucissement. Que le Poëte eût soigné davantage l'expression, sans s'écarter du sentiment vrai, ce sentiment se fût insinué dans l'âme avec plus de charme: faute de cet art, le récit du Comte Ugolin attriste plus qu'il n'attendrit, effraye plus qu'il ne touche: s'il coûte quelques larmes, elles sont rares & pénibles. C'est lorsque l'âme est préparée, attendrie par l'illusion des sens, que la source des pleurs est abondante,

abondante, & qu'il eſt doux de les répandre.

Malgré ces obſervations critiques, nous ſouſcrivons à l'avis de ceux qui ont avancé que pluſieurs morceaux auſſi beaux que celui d'Ugolin, mériteroient au Dante une place entre Homère & Milton : mais malheureuſement les beautés de l'Ouvrage ne ſont pas en aſſez grand nombre pour en compenſer les défauts.

Let. de Virg. à Legiſl. del. nuov. Arc.

De toutes les qualités qui font un bon Écrivain, le goût eſt la plus tardive. Le génie eſt un don de la Nature ; &, par-tout où elle en jette la ſemence, ce germe ne tarde pas à paroître. Celui du goût ne peut s'accroître & ſe développer qu'avec le ſecours du tems & de l'expérience, ſecours qui manquoit au Dante, puiſqu'il entroit le premier dans la carrière.

Le Dante abuſe quelquefois d'une penſée vraie ; il la rend fauſſe en y ajoutant. La vérité, en matière de

goût, n'eſt qu'une ligne, un point; le mérite n'eſt pas d'aller au-delà de ce but, mais de l'atteindre, & d'y reſter. Citons quelques endroits où le Dante n'a pas apperçu le point juſte auquel il devoit s'arrêter.

Veut-il exprimer le trouble dont il eſt ſaiſi en voyant ſa Maîtreſſe? Il dit:

E'l ſangue che è per le vene diſperſo
Fuggendo corre verſo
Lo cor che'l chiama.

Tout mon ſang reflue vers mon cœur, qui l'appelle. Les deux derniers mots ſont de trop;

Racine a dit:

Le voici; vers mon cœur tout mon ſang ſe retire.

Entrano i raggi di queſti occhi belli
Ne miei inamorati
E portan dolce, ovunque io ſento amaro.

Ses regards paſſent dans mon âme, &

répandent la douceur où je ſens l'amertume. Le Poëte ajoute : *Ces regards ſuivent la route que les regards précédens leur ont tracée ; ils ſavent le lieu où l'Amour les a laiſſés.* On ne peut trop s'étonner qu'après avoir conçu une penſée juſte & agréable, le Poëte la défigure ainſi : c'eſt à plaiſir eſtropier l'enfant que l'on a mis au jour, bien conſtitué, & doué de grâces naturelles.

Je veux citer ici un paſſage du Taſſe, ſouvent relevé, ſouvent admiré, & qui cependant, ſaiſi dans les nuances du goût les plus imperceptibles, n'eſt pas à l'abri de toute objection.

Volea gridar, dove o crudel me ſola
Laſci? Mà il varco al ſuon chiuſe il dolore,
Sì che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar ſu'l core.

« Elle vouloit s'écrier : où m'aban» donnes-tu cruel? Mais la douleur fer« mant le paſſage à ſa voix, ces mots

» lamentables retournèrent en arrière, » & retentirent avec plus d'amertume » sur son cœur ».

Essai sur la Poësie Épiq. ch. 1.

M. de Voltaire a loué ces vers; mais il paroît laisser entendre qu'il y a quelque critique à en faire. *Si on les traduit exactement en françois*, dit-il, *ce ne sera plus que du galimatias.* Se seroit-il exprimé de même s'il eût jugé la pensée parfaitement juste & raisonnable?

Oserai-je dire ce que j'en pense? Peut-être y pourroit-on blâmer un peu trop de recherche. Il semble que le Poëte n'ait pu, sans quelque effort, imaginer que des mots étouffés par la douleur *retournent en arrière, & se font entendre intérieurement.* Si l'Auteur de cette pensée n'étoit pas connu, & qu'il fallût deviner dans quel siècle on l'a mise au jour, il seroit aisé d'affirmer qu'elle n'est pas du tems d'Homère.

Au reste, veut-on voir la même idée présentée avec moins d'art & de goût?

C'eſt dans le Poëme du Dante qu'il faut la chercher; elle y eſt ſurchargée d'acceſſoires peu naturels, & le Poëte, dans ce paſſage encore, a dit plus qu'il ne falloit :

> E'l duol che trova in ſù gli occhi rintoppo
> Si volve innentro a far creſcer l'ambaſcia.

Sa douleur, qui ne peut ſe ſoulager par les larmes, retourne ſe concentrer dans l'âme, & augmente ſon angoiſſe intérieure. Voyez la ſuite.

> Che le lagrime prime fanno groppo
> Et sì come viſiere di criſtallo
> Riempion ſotto ciglio tutto il coppo.

Ce ſont les premières larmes qui empêchent les autres de couler. *Elles rempliſſent toute la concavité des yeux, & forment des viſières de criſtal;* ce qui fait dire au Poëte :

> Lo pianto ſteſſo li pianger non laſcia,

Ses pleurs mêmes l'empêchent de pleurer.

On ſent combien ces détails ſont éloignés de la vérité.

Le Dante a imaginé un ſupplice de l'Enfer, auquel nul Poëte, avant lui, n'avoit ſongé; c'eſt le ſupplice du froid. Il plonge les criminels dans un étang glacé: je ne connois que l'Iſis de Quinaut où l'on ait employé un tourment ſemblable.

M. de Voltaire a traduit, ou plutôt imité librement, comme il le dit lui-même, un morceau de l'Enfer du Dante, que nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur.

Je m'appelais le Comte de Guidon;
Je fus ſur terre & ſoldat & poltron,
Puis m'enrôlai ſous Saint François d'Aſſiſe,
Afin qu'un jour le bout de ſon cordon
Me donnât place en la céleſte Égliſe;
Et j'y ſerais ſans ce Pape félon
Qui m'ordonna de ſervir ſa feintiſe,
Et me rendit aux griffes du Démon.

Voici le fait : Quand j'étois sur la terre,
Vers Rimini je fis long-tems la guerre,
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom :
Mais, quand mon chef eut porté poil grison,
Tems de retraite où convient la sagesse,
Le repentir vint ronger ma vieillesse,
Et j'eus recours à la confession.
O repentir tardif & peu durable !
Le bon Saint Père en ce tems guerroyoit,
Non le Soudan, non le Turc intraitable,
Mais les Chrétiens qu'en vrai Turc il pilloit.
Or, sans respect pour tiare & tonsure,
Pour Saint François, son froc & sa ceinture,
« Frère, dit-il, il me convient d'avoir
» Incessamment Préneste en mon pouvoir ;
» Conseille-moi, cherche sous ton capuce
» Quelque bon tour, quelque gentille astuce
» Pour ajoûter en bref à mes États
» Ce qui me tente & ne m'appartient pas.
» J'ai les deux clés du Ciel en ma puissance :
» De Célestin la dévote imprudence
» S'en servit mal, & moi, je sais ouvrir

» Et refermer le Ciel, à mon plaisir.
» Si tu me sers, ce Ciel est ton partage ».
Je le servis, & trop bien, dont j'enrage.
Il eut Préneste, & la mort me saisit.
Lors devers moi Saint François descendit,
Comptant au Ciel amener ma bonne âme :
Mais Belzébut vint en poste, & lui dit :
« Monsieur d'Assise, arrêtez; je réclame
» Ce Conseiller du Saint Père : il est mien;
» Bon Saint François, que chacun ait le sien ».
Lors, tout penaud, le bonhomme d'Assise
M'abandonnoit au grand diable d'Enfer;
Je lui criai : « Monsieur de Lucifer,
» Je suis un Saint; voyez ma robe grise :
» Je fus absous par le Chef de l'Église.
» J'aurai toujours, répondit le Démon,
» Un grand respect pour l'absolution;
» On est lavé de ses vieilles sotises,
» Pourvu qu'après autres ne soient commises.
» J'ai fait souvent cette distinction
» À tes pareils; &, grâce à l'Italie,
» Le Diable sait de la Théologie ».
Il dit, & rit. Je ne répliquai rien

À Belzébut ; il raiſonnoit trop bien.
Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme
Il appliqua ſur ma triſte épiderme
Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit ;
Que Dieu le rende à Boniface huit !

Ce Poëme, ainſi traduit, auroit plus de Lecteurs qu'il n'en trouve aujourd'hui.



DU PURGATOIRE.

La description du Purgatoire dans le Poëme du Dante, eſt auſſi bizarre que celle de l'Enfer. Si l'Enfer eſt un vaſte abyſme creuſé en rond, le Purgatoire eſt une maſſe cylindrique, élevée à une hauteur prodigieuſe. De diſtance en diſtance, des corniches ſaillantes ſe détachent du cylindre, en ſuivant toujours la circonférence. C'eſt ſur ces corniches que les coupables expient leurs fautes, les uns plus haut, les autres plus bas, ſelon la meſure de leurs iniquités. On paſſe d'une corniche à l'autre par des degrés de pierre, fort eſcarpés; & enfin, au-deſſus de la maſſe entière, c'eſt-à-dire au haut du Purgatoire, eſt une plate-forme ornée d'arbres & de plantes de toute eſpèce. C'eſt le Paradis terreſtre qui ſe trouve tranſporté là, on ne ſait pas comment,

& qui forme l'avenue du Paradis céleſte. Je ne crois pas que cette deſcription éveille le génie d'aucun Peintre.

Le Dante décrit agréablement la première région qu'il parcourt en ſortant de l'Enfer. Le Ciel s'y peint des couleurs du ſaphir, & l'aſtre qui fait aimer, (le Soleil) éclaire & embellit tout l'Orient.

Lo bel pianetta ch' ad amar conforta
Faceva tutto rider l'oriente.

Cette expreſſion paroît imitée de Lucrece:

Innubilus æther
Integit, & largè diffuſo lumine ridet.

Le Dante apperçoit un vieillard reſpectable; c'eſt Caton, qui, étonné de voir un homme au ſéjour des Ombres, queſtionne le Dante & Virgile ſur le ſujet qui les amène. Virgile répond au héros d'Utique; & celui-ci exhorte le Poëte Latin à laver le viſage du Dante,

souillé des fumées de l'Enfer, & à lui ceindre la tête avec un des roseaux qui bordent la rive prochaine. Virgile suit ce conseil : le roseau arraché, il en repousse un autre; c'est la même fiction que dans l'Énéïde au sujet du rameau d'or, *uno avulso, non deficit alter.* Le passage des Ombres sur ce fleuve est encore imité du Poëme Latin : mais ici c'est un Ange qui fait l'office du vieux Caron, qui admet dans sa barque certaines Ombres, & en rejette d'autres. Ce mêlange de la la fable & des vérités saintes, déroge aux grâces de l'une, & à la dignité des autres.

Nous ne ferons que parcourir rapidement toutes les dernières parties du Poëme, parce qu'il s'y présente peu d'endroits dignes d'arrêter le Lecteur.

Au chant vingt-unième, un tremblement de terre annonce la délivrance d'une âme du Purgatoire. Cette âme est celle de Stace. Son Ombre se joint aux deux Voyageurs, & les accompagne

dans leurs courſes. Stace, qui paſſe du Purgatoire au Paradis, Caton qui demeure au ſéjour des Expiations, Virgile qui paroît condamné à d'éternels ſupplices, &c. on ne ſait ce qui régloit le Poëte dans cette diſpenſation des peines & des récompenſes, ni comment il concilioit ces idées avec celles de la Religion.

Dante, au chant vingt-quatrième, s'entretient avec Forèſe, qu'il a connu ſur la terre. L'entretien fini, celui-ci demande au Poëte quand il aura le plaiſir de le revoir. Cette demande faite en Purgatoire peut paroître plaiſante; le Dante y répond d'une manière grave & ſérieuſe : « J'ignore, dit-il, le tems de » ma mort; mais elle ne peut être aſſez » prochaine, vu les déſordres où ma pa- » trie eſt plongée ».

Veut-on voir un exemple des recherches vaines & ridicules auxquelles les eſprits de ce tems s'appliquoient?

Le Dante vient d'appercevoir dans le Purgatoire des Ombres plus maigres, plus décharnées que les autres. Il demande à Virgile comment on maigrit dans un endroit où l'on ſubſiſte ſans nourriture. Virgile lui cite l'exemple de Méléagre, qui dépériſſoit à meſure que ſe conſumoit le tiſon d'où dépendoit ſa vie. Il employe auſſi la comparaiſon du miroir où notre image ſe peint. Il ne paroît pas que ces réponſes duſſent ſatiſfaire la curioſité du Dante; il pouvoit dire à Virgile : *Comparaiſon n'eſt pas raiſon.* Stace, pour le mieux inſtruire, lui apprend comment l'enfant ſe forme dans le ſein de la mère, comment le corps s'accroît, & reçoit par degrés la vie & la penſée : voilà où le Poëte en vouloit venir : il vouloit déployer ſa ſcience dans ces détails d'une anatomie tout-à-fait conjecturale, & d'une métaphyſique obſcure. C'eſt comme dans le Poëme de Brunetto; & ces traits, répétés

dans plusieurs Écrivains du même tems, sont le cachet du siècle.

Achevons cet extrait par la citation d'un morceau qui sera connoître l'esprit du Dante & celui de ses Commentateurs.

Béatrix est arrivée dans un char; le char s'arrête au pié d'un arbre : un aigle descend à tire d'aîle; il brise l'écorce, & fait tomber les feuilles & les fleurs. Un renard maigre s'élance dans le char, & Béatrix le met en fuite; l'aigle y pénètre à son tour & y laisse ses plumes; survient un Géant qu'une Courtisanne caresse; ce Géant, disent les Commentateurs, est Philippe-le-Bel; la Courtisanne désigne Boniface VIII qui vendoit au Roi de France les grâces spirituelles. Le Géant, qui s'apperçoit des coquetteries de la Courtisanne, l'entraîne dans un bois où il la fouette des pieds jusqu'à la tête; cela signifie que le Roi de France fit transférer dans Avignon le Siége Apostolique.

Je veux croire que cette confusion d'objets décrits par le Dante est allégorique; mais il valoit autant en laisser le sens inconnu, que de l'expliquer ainsi.

Nous épargnerons au Lecteur l'ennui d'en lire davantage. Le Paradis du Dante ressemble à son Purgatoire : ce sont des fictions & des allégories du même genre. Le Poëte voit successivement la gloire des Saints, celle des Anges, de la Vierge, & enfin celle de Dieu même; c'est par-là qu'il finit, sans dire comment sa vision cesse, ni comment il revient sur la terre.



DES

DES POESIES LYRIQUES DU DANTE.

La Poesie, au treizième ſiècle, dut en quelque ſorte ſa renaiſſance à l'amour, à la galanterie. Le deſir d'être lu des belles, & d'en célébrer particulièrement quelqu'une, fit naître aux Poëtes l'idée de ſe ſervir de la Langue Italienne, nommée alors *Langue vulgaire*, & reléguée au ſeul uſage de la converſation. Pétrarque ſuivit en ce point l'exemple du Dante, & les mouvemens de ſon cœur. Il aimoit Laure; &, pour lui offrir un hommage dont elle pût jouir, il adopta l'idiome vulgaire : quand l'âge de l'amour fut paſſé, il ſe reprocha cette infidélité faite au latin, qui étoit la Langue des gens inſtruits; cette infidélité pourtant a fait toute ſa gloire : on ne ſe ſouvient

plus que Pétrarque ait écrit en latin; on se souvient qu'il a dégrossi son idiome naturel, qu'il lui a fait perdre sa première rudesse, qu'il a purgé, poli & façonné cet or brut & sortant de la mine. Le Dante, qui le devança, eut moins que lui cette partie du talent qui constitue le Poëte : chez lui, la Langue encore rude & grossière, se montre plus voisine de son origine. C'est le côté foible du Dante, & malheureusement ce défaut est capital dans un Poëte; car nous n'oserions dire de la Poësie ce que Quintilien a dit de l'*Oraison*, qu'un extérieur âpre & hérissé lui sied mieux que le fard & les atours d'une Courtisanne.

Dial. de Orat.

Le Dante devoit ses premiers travaux à la Muse Lyrique, puisque les premiers mouvemens de son cœur étoient pour l'amour. L'amour, le chant & les vers s'appellent mutuellement; leur réunion facile & naturelle s'opère chez le Poëte, dès que le sentiment parle en lui : aussi dans tous

les tems la Poësie Lyrique a-t'elle dévancé les autres genres de Poësie ; il n'en est qu'un peut-être qui eût le droit de naître avant elle, comme ayant sa source plus avant dans le cœur humain ; ce genre est la satire.

Muratori se plaint de ce que la Comédie du Dante, a seule, entre les Ouvrages de ce Poëte, attiré l'attention des Lecteurs, & les soins des Commentateurs. « Ses Poësies Lyriques, dit-il, » ne méritent pas moins d'estime. Je » pense même qu'on y trouve souvent » des beautés qui, dans sa Comédie, » sont plus rares. Ses Sonnets & ses » Chansons découvrent le talent le plus » heureux pour la Poësie ; ce sont des » diamans mal polis, des perles mal atta- » chées ; mais la rudesse du style n'empê- » che pas de reconnoître dans les vers » *le suc* des pensées (1), leur noblesse & » leur agrément ». Dell. Perf. poët. lib. 1.

(1) Sugoso pensier.

A ce sentiment d'un Littérateur savant nous ajouterons quelques mots. L'obscurité, trop ordinaire au style du Dante, règne dans ses Poësies Lyriques.

On dit de quelques personnes que l'infortune les rend intéressantes; ce mot pourroit s'appliquer au talent du Dante. Ses vers n'inspirent jamais plus d'intérêt que lorsqu'il y déplore ses peines réelles: plus son style est négligé, plus il sert de témoignage à la douleur. Ce n'est pas un Poëte exprimant avec art des peines qu'il n'a jamais senties; c'est un malheureux qui souffre & qui gémit: de ses écrits il s'exhale en quelque sorte une mélancolie douce, qui, semblable à une vapeur sombre, se répand sur l'esprit du Lecteur.

Entre les Poësies Lyriques du Dante, nous citerons, de préférence, la chanson qu'il a composée sur la mort de Beatrix sa maîtresse: on peut reprocher à cette pièce des répétitions & des longueurs;

mais, si je ne me trompe, il y règne un ton de mélancolie, dont on se laisse aisément pénétrer.

Gli occhi dolenti per pietà del core
Hanno di lacrimar sofferta pena;
Sicche per vinti son rimasi omai:
Ora, s'io voglio sfogare il dolore
Ch' appoco appoco alla morte mi mena
Convienmi di parlar, traendo guai:
E perch'el mi ricorda ch'io parlai
Della mia donna, mentre che vivea
Donne Gentili, volontier con voi;
Non vo' parlare altrui
Se non à cor gentil, che'n donna sia:
E dicerò di lei piangendo poi
Che sen' è ita in ciel subitamente
Ed ha lasciato Amor meco dolente.

Ita n'è Beatrice in l'alto cielo
Nel reame ove angeli hanno pace;
E stà con loro, e voi, donne ha lasciate.
Non la ci tolse qualità di gielo
Nè di calor, siccome l'altre face:
Ma sola fù sua gran benignitate,

Che luce della ſua umilitate
Paſsò li cieli con tanta virtute
Che fe' maravigliar l'eterno Sire;
Sicche dolce deſire
Lo giunſe di chiamar tanta ſalute;
E fella di quaggiuſo a ſe venire
Perche vedea ch'eſta vita noioſa
Non era degna di sì gentil coſa.

Partiſſi della ſua bella perſona
Piena di grazia l'anima gentile
Ed eſſi glorioſa in loco degno.
Chi non la piange quando ne ragiona
Cuore ha di pietra, sì malvagio, e vile
Ch' entrar non vi può ſpirito benegno.
Non è di cuor villan sì alto ingegno
Che poſſa immaginar di lei alquanto;
E però non gli vien di pianger voglia,
Ma vien triſtizia, e doglia
Di ſoſpirare, e di morir di pianto;
E d'ogni conſolar l'anima ſpoglia
Chi vede nel penſiero alcuna volta
Qual' ella fù, e com' ella n' è tolta.

Donanmi angoſcia li ſoſpiri forte

Quando'l pensiero nella mente grave
Mi reca quella che m'ha'l cor diviso.
E spesse fiate pensando alla morte
Mene viene un disio tanto soave
Che mi tramuta lo color nel viso.
Quando lo immaginar mi vien ben fiso
Giugne mi tanta pena d'ogni parte
Ch' io mi riscuoto per dolor ch' io sento;
E sì fatto divento
Che dalle genti vergogna mi parte:
Poscia piangendo sol nel mio lamento
Chiamo Beatrice, e dico, or se' tu morta
E mentre ch' io la chiamo, mi conforta.

Pianger di doglia, e sospirar de angoscia
Mi strugge il core, ovunque sol mi truovo
Sicchè ne'ncrescerrebbe a chi'l vedesse.
E quale è stata la mia vita poscia
Che la mia donna andò nel secol nuovo
Lingua non è che dicer lo sapesse.
E però, donne mie, perch'io volesse
Non vi saprei ben dicer quel che io sono;
Sì mi fa travagliar l'acerba vita
La quale è sì invilita

Che ogn' uom par mi dica, io t'abbandono
Veggendo la mia labbia tramortita:
Ma qual ch' i' ſia, la mia donna ſe'l vede
Ed io ne ſpero ancor da lei merzede.

Pietoſa mia canzone, or va piangendo
E ritruova le donne, e le donzelle
A cui le tue ſorelle
Erano uſate di portar letizia.
E tu che ſei figliuola di triſtizia
Vattene ſconſolata a ſtar con elle (1).

IMITATION

DE LA CHANSON PRÉCÉDENTE.

Stances irrégulières.

J'ai caché trop long-tems mes pénibles regrets,
Trop long-tems j'ai pleuré dans un ſilence auſtère;
D'une douleur muette épanchons les ſecrets,

---

(1) L'édition de Veniſe, que j'ai ſuivie pour le texte, ſupprime ici trois vers que l'on trouvera dans ma traduction.

Et rendons, s'il ſe peut, ma peine moins amère.
Béatrix ne voit plus le jour:
Le monde, en ſon vaſte ſéjour,
N'offre plus rien qui m'intéreſſe:
Béatrix ne voit plus le jour:
Les derniers ſoins de mon amour
Seront de la pleurer ſans ceſſe.

Ne me demandez point par quels funeſtes coups
Le ſort vient d'abréger ſa vie:
Elle eut trop de vertus pour être parmi nous,
Le Ciel nous l'envioit; le Ciel eſt ſa patrie.
Déjà ſur ſon front rayonnant
Les Anges ont placé la couronne immortelle:
Hélas! que nos deſtins diffèrent maintenant!
Mes maux ſont infinis; ſa gloire eſt éternelle.

Quel mortel inſenſible a connu ſes appas,
Et peut à ſon trépas
Ne point donner de larmes?
Ah! pour lui la vertu n'aura jamais de charmes.

Quand je me peins ſes yeux éteints & languiſſans,

Son teint pâle & flétri, son image effacée;
Le desir de la mort pénètre tous mes sens,
Et c'est dans mes ennuis ma plus douce pensée.
Alors des liens les plus chers
Ma triste vie est dégagée,
Je fuis loin des humains, dans un autre univers,
J'appelle Béatrix au fond de mes déserts:
En la nommant, hélas! ma peine est soulagée.

Depuis que j'ai perdu cet objet précieux,
Mon trouble, ma douleur extrême
Est importune à tous les yeux
Et rebute la pitié même.
Mais qu'importe au cœur qui gémit
La pitié des humains ou leur indifférence?
Béatrix me voit; il suffit:
Ses regards sont ma récompense.

Allez mes vers, enfans de mes longs déplaisirs,
Cherchez de Béatrix les compagnes fidelles:
De mes chants autrefois j'égayois leurs loisirs,
Je ne veux aujourd'hui que pleurer avec elles.
O! mes tristes accens!

Des cœurs compatiſſans
Réveillez la tendreſſe:
Béatrix ne voit plus le jour;
Les derniers ſoins de mon amour
Seront de la pleurer ſans ceſſe.

Si l'on rapproche de la chanſon du Dante, celle que Pétrarque a écrite dans une circonſtance pareille, après la mort de ſa Maîtreſſe, on trouvera dans la dernière plus de grâces de ſtyle, mais moins de naïveté, moins de profondeur dans les ſentimens. Pétrarque mêle l'eſprit & le faux bel-eſprit au langage de la douleur; c'eſt démentir le ſentiment dont il ſe dit pénétré.

Nous ne terminerons point cet article des Poëſies Lyriques ſans parler de Guido Cavalcanti, concitoyen du Dante, ſon émule & ſon ami. Ils avoient tous deux fait leurs études ſous Brunetto Latini. Cavalcanti fut, comme le Dante, enveloppé dans la querelle des Noirs &

des Blancs : il fut, comme lui, banni de Florence ; il tomba malade en exil & obtint la permiſſion de revenir dans ſa patrie, où il mourut bientôt après.

Vit. de Guid. Cavalc. da Celſ. Citad.

Plus d'un Littérateur Italien a fait l'éloge de Cavalcanti. « La poëſie vulgaire, dit Creſcimbeni, doit beaucoup » à ſes Ouvrages ; elle en a reçu de la » force & de l'éclat ».

Iſt. dell. Vulg. Poëſ. Tom. II.

Landino penſe que la réputation de Cavalcanti ſeroit plus grande, ſi elle n'eût pas été obſcurcie par celle du Dante. Bocace, dans ſon Décaméron, a fait auſſi une mention honorable de ce Poëte.

Les Poëſies de Cavalcanti roulent preſque toutes ſur l'amour ; mais il n'en parle ni avec autant de naturel, ni avec autant de ſenſibilité que le Dante. Ce n'eſt ſouvent qu'un jargon métaphyſique tout-à-fait inintelligible (1).

---

(1) Voy. le Sonnet XIII, *Per li occhi fiere*, &c.

On pourroit obſerver que les Anciens (preſque toujours plus rapprochés de la nature que nous) n'ont, pour ainſi dire, peint l'amour dans leurs Ouvrages, que comme une rage des ſens, & un tourment phyſique. Tout, dans leurs écrits, atteſte cette vérité, depuis les Idylles de Théocrite, & le fragment de Sapho, juſqu'à la Phèdre d'Euripide. L'amour, ainſi conſidéré, inſpireroit moins d'intérêt, ſi les Anciens n'en avoient embelli la peinture, par les charmes de cette poëſie qui anoblit tout & qui rend tout aimable.

Les Modernes, ſur-tout au tems de la Chevalerie, s'écartant des traces des Anciens, donnèrent dans un excès tout-à-fait oppoſé. Chez eux l'amour, au lieu de tenir aux beſoins des ſens, parut en être indépendant : ce ne fut, pour ainſi dire, que le beſoin de louer une femme de préférence à toutes les autres, & de la louer de cent façons différentes. Ce

froid amusement de l'esprit ne pouvoit aboutir qu'à des éloges outrés : les Poëtes n'avoient que le choix d'être sensément ennuyeux, ou piquans par une exagération ridicule : ils exagérèrent, & la multitude applaudit.

Ainsi, détourné une fois du sentier de la nature, le goût, de jour en jour, s'égara davantage, jusqu'à ce qu'enfin des hommes doués d'un sentiment exquis, le remîssent dans la route véritable, & cherchâssent l'accord du sentiment, de l'esprit & de la raison.

Le morceau de Cavalcanti le plus agréable, est celui où il s'est le plus éloigné de l'esprit de son siècle, & dans lequel il a traité l'amour un peu à la manière des Anciens. Nous allons citer ce morceau de poësie, qui est une ballade. On trouvera sans doute que la jeune Bergère y abrége un peu les formalités de l'amour; mais encore vaut-il mieux, pour l'intérêt du Lecteur, avoir à supporter ce défaut,

qu'un autre plus opposé à la nature.

In un boſchetto trovai paſtorella
Più che la ſtella bella al mio parere:
Capegli havea biondetti, e ricciutelli,
E gli occhi pien d'amor, cera roſata.
Con ſua verghetta paſtorava agnelli,
E ſcalza, e di rugiada era bagnata;
Cantava come foſſe inamorata
Era adornata di tutto piacere.
D'amor la ſalutai immantenente
E domandai s'haveſſe compagnia:
Ed ella mi ripoſe dolcemente
Che ſola per lo boſco gia;
E diſſe: « Quando l'augel pia
» Allhor deſia lo mio cuor drudo havere ».
Poi che mi diſſe di ſua conditione,
E per lo boſco ugei udio cantare,
Frà me ſteſſo dicea: « Hora è ſtagione
» Di queſta paſtorella gioi' pigliare ».
Merce le chieſi ſol che di baciare,
E d'abbraciare foſſe il ſuo volere.
Per man mi preſe d'amoroſa voglia

E disse che donato m'havea il core:
Menommi sotto una freschetta foglia
La dove io vidi fior d'ogni colore:
E tanto vi sentio gioi' & dolzore
Che Dio d'Amor mi parve vedere.

Je vais donner d'abord la traduction en prose de cette ballade : j'y joindrai ensuite une Idylle dont ce morceau m'a fourni l'idée, mais dont elle n'est qu'une imitation fort éloignée.

« J'ai trouvé dans un bosquet une » jeune Bergère, plus belle à mes yeux » que l'astre du matin. Ses blonds che- » veux se relevoient en boucles, ses yeux » brilloient du feu de l'Amour, & son » teint des couleurs de la rose. A l'aide » d'un bâton léger, elle conduisoit ses » agneaux; & ses pieds nuds se bai- » gnoient dans la rosée. Elle chantoit; » à l'entendre on eût dit qu'elle aimoit: » le plaisir embellissoit sa figure. Je lui » fis un salut amoureux, & lui demandai

» si

» si quelqu'un accompagnoit ses pas. Elle » me répondit, d'un air doux, qu'elle » erroit seule dans ce bois. Puis elle » ajouta : quand l'oiseau chante *& appelle sa compagne* (1), alors mon cœur » desire avoir un Amant. A peine elle eut » prononcé ces mots, que j'entendis l'oiseau chanter. Ah! me dis-je à moi-même, voici l'instant d'obtenir les plus » douces faveurs. Je lui demandai seulement un baiser, un baiser que je » dusse à la tendresse. Pressée d'un desir » amoureux, elle me prit la main, & » me dit que son cœur étoit à moi. Je » suivis ses pas sous la fraîche feuillée : là, mille fleurs enchantèrent mes » regards ; là, je goûtai des plaisirs si » doux, que, sous les traits de la Bergère, je crus l'Amour même présent à » mes yeux ».

(1) Ces mots ne sont point dans le texte ; mais j'imagine que l'expression italienne *pia*, les sous-entend.

LA COLOMBE,

IDYLLE.

Sous l'ombrage écarté d'un bosquet solitaire
J'apperçus l'autre jour une jeune Bergère :
Elle avoit de Vénus la fraîcheur & l'éclat ;
Son teint s'embellissoit d'un modeste incarnat :
Elle fouloit aux pieds l'herbe tendre & fleurie,
Où l'humide rosée, en perles arrondie,
Brilloit pour rafraîchir la trace de ses pas.
Un jonc souple, ornement de ses doigts délicats,
Rassembloit ses troupeaux errans à l'aventure ;
L'or de ses blonds cheveux lui servoit de parure,
Elle chantoit l'Amour, la tendre volupté ;
Et l'attrait du plaisir animoit sa beauté.
« Bergère, êtes-vous seule ? — Hélas ! répondit-elle,
» J'erre seule en ce bois. — Quoi ! seule ? — Oui ; tous les jours
» J'y viens lorsque l'aurore aux travaux nous rappelle,
» J'en sors, lorsque la nuit recommence son cours.

L'AMANT.

Ainsi le sombre ennui doit vous suivre sans cesse.
Sont-ce-là les plaisirs de l'aimable jeunesse ?

LA BERGÈRE.

Je voudrois ignorer qu'il en est de plus doux.

L'AMANT.

L'ignorer! Eh pourquoi? Parlez, expliquez-vous.

LA BERGÈRE.

Tous les jours la Colombe, en ce bois gémissante,
Prolonge en sons plaintifs sa voix attendrissante:
Elle appelle un oiseau qui soudain lui répond,
Et leur joie innocente aussi-tôt se confond.
Ce spectacle touchant que chaque jour répète,
Jette un trouble confus dans mon âme inquiète;
Quand la Colombe chante, une douce langueur
M'avertit en secret des besoins de mon cœur.

L'AMANT.

À cette voix, Bergère, il est tems de te rendre:
Tes besoins sont remplis si ton cœur veut m'entendre:
Dis un mot; à tes jours j'associerai les miens;
Ce bien seul qui te manque est le plus grand des biens;
Et ton âme, éprouvant tout ce qu'Amour inspire,
N'enviera plus le sort de l'oiseau qui soupire...

Tu crains de t'expliquer : parle, timide enfant ;
Ouvre-moi les replis de ton cœur innocent :
Souffre qu'à tes secrets je fasse violence.
Je la pressois en vain, & son jaloux silence
Retardoit un bonheur où j'étois destiné :
Mais du haut d'un feuillage, en ceintre couronné,
La Colombe éleva sa voix plaintive & tendre ;
La Bergère en rougit, & son cœur fut troublé :
« Hélas! je n'ai plus rien, me dit-elle, à t'apprendre ;
» Je n'avois qu'un secret : l'oiseau l'a révélé.



DES AUTRES OUVRAGES *DU DANTE.*

LE PREMIER de ces Ouvrages dont nous rendrons un compte ſuccinct, eſt celui que l'Auteur a intitulé *le Banquet*, *Convito* (1). Sur ce titre on penſeroit d'abord que le Dante a voulu imiter Xénophon, Platon ou Plutarque, qui, tous trois, ont donné le titre de *Banquet* à l'un de leurs Traités. Mais celui-ci n'a rien de commun avec les trois autres; l'Auteur moderne ne juſtifie le titre de ſon Ouvrage qu'en diſant que la doctrine qu'il y répand eſt une nourriture pour l'eſprit, & qu'il invite chacun à en prendre ſa part. L'Ouvrage n'eſt pourtant qu'un Commentaire prolixe de

(1) Ou bien *Convivio*. Voyez la Bibl. de Font. Tom. I, page 459.

trois Chanſons du Dante ; il eſt vrai que ce Commentaire embraſſe tout, phyſique, morale & métaphyſique. Le Ciel eſt-il nommé dans un vers ; le Commentaire, à ce ſujet, s'étend & ſe perd dans un long détail aſtronomique ; ainſi du reſte.

Lorſqu'on lit pour la première fois la Comédie du Dante dans une édition commentée, on ne peut s'étonner aſſez, que les Commentateurs ayent ſuppoſé par-tout un ſens myſtérieux & allégorique. Ici, c'eſt la Philoſophie perſonifiée, dont Béatrix n'eſt que l'image & l'emblême : là, c'eſt la Vie active, & la Vie contemplative, déſignées ſous les traits de Rachel & de Lia, &c. En liſant toutes ces recherches laborieuſes, qui paſſent de bien loin le chef-d'œuvre de Mathanaſius, je ne pouvois concevoir que des hommes inſtruits ſe fuſſent ainſi donné la torture pour expliquer ce qui préſente quelquefois un ſens clair & direct ;

V. le Purg. ch. 27.

& , d'un autre côté, n'offre jamais un sens satisfaisant, dès qu'il faut l'aller chercher si loin. Mais combien ma surprise a-t'elle redoublé lorsque j'ai vu que le Dante lui-même a tracé le chemin aux Commentateurs, & qu'il leur a donné l'exemple? Non-seulement le Banquet explique le sens direct des Chansons qu'il commente, mais il en donne encore le sens allégorique; & l'on se doute bien de ce que doit être ce sens enveloppé. L'esprit humain fait pitié, lorsqu'on en retrouve l'enfance jusques dans des esprits supérieurs à leur siècle, & qui l'ont éclairé!

J'ai dit que le Dante a tout fait entrer dans son Commentaire : ce qu'il y a de mieux, peut-être, est une complainte sur ses malheurs, qui, du moins, fait voir au naturel l'état de son âme. « Hélas! » s'écrie-t'il, plût au Maître de l'Univers » que je n'eusse point senti les rigueurs de » l'injustice, & gémi dans l'exil & dans la

» pauvreté! Florence, cette fille auguste
» de Rome, s'est fait un jeu de me re-
» pousser de son sein; de son sein où je
» fus nourri, où je reçus le jour; de son
» sein où je desire reposer mon cœur
» fatigué, & terminer en paix ma vie.
» J'ai parcouru tous les Pays où ma Lan-
» gue maternelle est connue; j'y ai passé
» comme un étranger qui mendie; &
» par-tout j'ai montré les plaies que m'a
» faites la fortune: mais par-tout l'on fait
» un tort aux malheureux des disgrâces
» qu'ils éprouvent ».

La méthode du Dante, dans ses Ouvrages de prose & de raisonnement, est celle d'Aristote: il procède comme lui par la voie de l'analyse; il définit, distingue & divise. Mais le Dante abuse de cette méthode, & la fait dégénérer en des subtilités vétilleuses, qui tiennent plus à l'ergotisme des écoles, qu'aux procédés de la saine raison. Citons-en un exemple entre mille. Le Dante veut se justifier

d'avoir employé l'idiome vulgaire de préférence à la Langue Latine : la raison qu'il en donne est l'affection qu'il a pour la Langue de son Pays ; mais cette raison si simple lui fournit une triple division tout-à-fait inutile, & dès-lors ridicule. « L'Amour, dit-il, porte naturellement » à trois choses, à glorifier l'objet aimé, » à en être jaloux, à le défendre ». Chacune de ces divisions sert ensuite de texte à une longue paraphrase. En voilà plus qu'il n'en faut pour juger de la manière de raisonner du Dante, & du ton de philosophie de son siècle.



DE
L'ÉLOQUENCE VULGAIRE.

Bocac. vit. di Dant.

NOUS apprenons de Bocace que le Dante, peu de tems avant sa mort, écrivit un Traité sur *l'Eloquence vulgaire* (ou plutôt sur la *Langue vulgaire*, comme nous le verrons bientôt); qu'il vouloit diviser cet Ouvrage en quatre Livres, mais qu'après sa mort il ne s'en est trouvé que deux, soit que l'Auteur n'ait pas eu le tems d'achever ce Traité, soit que les deux derniers Livres se soient perdus. L'Ouvrage que nous avons aujourd'hui, & qui porte le titre *de l'Eloquence vulgaire*, a été publié en 1577 par Corbinelli, traduit du Latin en Italien par le Triffin, dit-on (1); mais cet

(1) Murat. dell. perfett. poëf. pag. 24, semble

Ouvrage eſt-il vraiment celui du Dante? C'eſt un problême qui a exercé la critique de quelques Savans de l'Italie, & qui, malgré leurs recherches, eſt encore difficile à réſoudre.

Salvini penſe que l'Ouvrage n'eſt pas du Dante; & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt qu'on y traite des queſtions qui n'ont été agitées que quelques ſiècles après le Dante, lorſque la critique fut connue en Italie, & que l'uſage s'établit d'écrire en langue vulgaire. Della perfett. poëſ. notes. vol. 1. p. 18. T. II. pag. 84, 85, &c. Voy. Creſcimb. dell. poëſ. vulg. p. 373.

Le Varchi ne reconnoît point non plus le Dante pour Auteur du Traité, parce qu'on y parle mal de l'idiome Florentin que le Dante a employé dans ſes Poëſies; ce qui ſemble impliquer contradiction. Id.

A ces raiſons on pourroit en ajoûter

indiquer que le Triſſin n'eſt pas Auteur de la traduction.

une, qui, ſans être d'un grand poids, iroit de pair avec les autres. L'Ouvrage du Dante fut écrit, dit-on, ſur la fin de ſa vie, & par conſéquent lorſqu'il étoit à Ravenne auprès de Guido da Polenta, ſon ami. Le Dante alors étoit ſans eſpoir de rentrer dans ſa patrie, & il devoit moins que jamais en avoir le deſir, puiſque la Cour du Souverain de Ravenne lui offroit, avec profuſion, & les diſtinctions & les plaiſirs. Il eſt vraiſemblable que dans cette ſituation le Dante avoit pour ſa patrie cette haine active & toute républicaine, dont il a donné des témoignages en pluſieurs endroits de ſon Poëme, & plus encore dans la lettre qu'il écrivit à Henri de Luxembourg pour l'exciter à punir & à ſoumettre Florence. Cependant, au chapitre ſixième de l'Éloquence vulgaire, l'Auteur parle de Florence avec les expreſſions d'un zèle ardent & reſpectueux. Eſt-ce le Dante qui s'eſt exprimé ainſi, lorſqu'il ne ſemble pas qu'il pût

avoir l'eſpérance de ramener à lui l'eſprit de ſes Concitoyens?

Toutes ces conjectures jettent aſſez peu de lumière ſur le point dont il s'agit : auſſi le ſavant Muratori ne voit pas de raiſons de décider que le Traité de l'Éloquence vulgaire n'eſt point du Dante.

Voici en peu de mots quel eſt le fonds & la forme de l'Ouvrage.

Il roule, non ſur l'Eloquence, mais ſur les différens idiomes en uſage dans l'Italie. L'Auteur les cite & les déprécie tous l'un après l'autre ; mais il attaque principalement l'idiome Romain, qui, ſelon lui, eſt, comme les mœurs de cette Ville, infect & corrompu, *puzzolento*.

L'idiome préférable eſt celui qui n'eſt propre particulièrement à aucune Ville, mais généralement uſité dans toute l'Italie. L'Auteur appelle ce langage, *vulgaire*, *illuſtre*, *principal*, *aulique* & *courtiſan*,

Volgare, illuſtre, cardinale, aulico & cortigiano.

épithètes qu'il explique & justifie comme il peut. Salvini, à l'occasion de ce passage, en cite un d'Henri Etienne, tiré de son Ouvrage sur la conformité du langage François avec le Grec. « Je veux » bien avertir le Lecteur que mon inten- » tion n'est pas de parler de ce langage » François bigarré, qui change tous les » jours de livrée, selon que la fantaisie » prend à Monsieur le Courtisan ou à » Messieurs du Palais, de l'accoûtrer ». Voilà, dit l'Abbé Salvini, le parler de la Cour & du Palais clairement désigné.

Dans le second livre, l'Auteur traite des vers, des mots, & des tours qui conviennent aux Poëmes Italiens nommés Chansons, *Canzoni*. La Chanson, en Italie, n'est pas, comme parmi nous, un badinage galant, tendre ou bachique : elle participe plus du genre sérieux, de l'Ode; l'Auteur la définit ainsi : « Un » assemblage tragique de stances égales,

» ſans interlocuteurs, & qui aboutit à » une maxime ».

Les principes qu'il établit, ſont propres à ce Poëme, & n'ont rien d'intéreſſant pour nous.



DE LA MONARCHIE.

Nous n'avons plus à rendre compte que d'un Ouvrage du Dante, écrit en Latin, & intitulé *de Monarchia.*

Nous avons vu que la querelle du Sacerdoce & de l'Empire partageoit l'Italie en deux factions, les Guelfes & les Gibelins; le Dante, attaché à la cause des derniers, voulut la défendre par ses écrits, & porter atteinte à l'autorité suprême qu'affectoient les Souverains Pontifes, & dont ils n'abusoient que trop souvent. J'ignore si l'Auteur a joui du succès de son Ouvrage; mais du moins, après sa mort, son Traité produisit l'effet qu'il en devoit attendre : les Protestans s'en servirent comme d'une autorité redoutable aux Papes, & les Papes le condamnèrent comme infecté d'hérésie.

Dupl.Morn. myst. d'iniq. p. 419, &c.

L'Ouvrage

L'Ouvrage se divise en trois Livres. Dans le premier l'on examine si la Monarchie universelle (car c'est de celle-là qu'il s'agit) convient au bonheur du monde; dans le second, si les Romains ont eu droit de s'arroger cet empire universel; dans le troisième, si le Monarque qui en jouit doit dépendre de Dieu immédiatement, ou du Souverain Pontife qui représente Dieu sur la terre.

De ces trois questions, la première appartient toute à la politique, & ne paroît pas difficile à résoudre; la seconde est absurde & ne sauroit se proposer; la troisième tient aux distinctions délicates du spirituel & du temporel: elle est aujourd'hui résolue pour tout le monde.

Citons les opinions du Dante concernant ces trois questions.

D'abord il pense que l'Univers a besoin d'un seul Maître; sentiment qui doit étonner dans un Républicain. Une maison, dit-il, une famille, une Ville, ne

peuvent subsister sans un Chef : il en est de même du monde entier. C'est sous un Maître, ajoute-t-il, que les hommes sont libres. L'Auteur a sous-entendu les preuves de cette assertion, qui valoient bien la peine d'être alléguées.

Seconde opinion. Les Romains, comme le peuple le plus noble du monde, avoient droit au gouvernement suprême. D'ailleurs, le droit de conquête est un droit légitime. On se doute bien encore que la preuve n'est pas au bout de l'assertion, ou du moins cette preuve n'est pas sans réplique.

Quod per duellum acquiritur, de jure acquiritur.

La troisième opinion du Dante est que le Monarque universel ne relève que de Dieu seul, & non de son Vicaire sur la terre. Il réfute les fausses interprétations de quelques passages de l'Écriture, dont on s'est servi pour favoriser la cause du sacerdoce. Il relève les usurpations des Papes, & il établit que l'usurpation ne fonde pas un droit. Cependant il avoit

dit plus haut que le droit de conquête eſt légitime; c'eſt que les Papes ne ſont ni Guerriers, ni Conquérans; le Dante, qui les regardoit comme des uſurpateurs politiques, condamne cette ſorte d'uſurpation, & juſtifie celle qui ſe fait par les armes. Rien ne prouve mieux ſon aveugle prévention. Au reſte, en prononçant ainſi contre la Cour de Rome, il apporte des tempéramens à ſes déciſions. Il recommande aux Empereurs le reſpect qu'ils doivent au Souverain Pontife. « Que Céſar, dit-il, ſoit pour le ſucceſ-
» ſeur de Saint Pierre ce que le premier-
» né des enfans eſt pour un père qu'il
» honore; & qu'éclairé de ſes lumières,
» il gouverne ſagement le monde auquel
» il fut prépoſé par Dieu ſeul ».

Tel eſt l'extrait des Ouvrages du Dante. Il ſuffit, je penſe, pour comparer ce Poëte à ſa réputation, & pour juger s'il mérite les honneurs dont il joui.

F I N.

ilvio Moro 5fr.



B

